

ACTES DE LA CONFÉRENCE

14-18

Écrire la biographie d'un ancêtre soldat

Samedi 28 mars 2015

Institut de Recherche et d'Études Méditerranée Moyen-Orient, Paris



1914 - 1918

28 mars 2015 - 14h30 17h30

Conférence - Rencontres

Écrire la biographie
d'un ancêtre soldat

@epf

Activité des enseignants-chercheurs de l'EPF

ACTES DE LA CONFÉRENCE

14-18

Écrire la biographie d'un ancêtre soldat

Samedi 28 mars 2015

Institut de Recherche et d'Études Méditerranée Moyen-Orient, Paris

Sommaire

I. Introduction de Pascal Martineau, président de l'Académie des Écrivains Publics de France (AEPF)	3
II. Intervention de Sylvie Monteillet	4
III. Intervention d'Alexandre Lafon	18
La Première Guerre mondiale, guerre-mémoire	20
Sur les traces de Jean Norton Cru	32
Conclusion	33
IV. Dialogue avec les descendants d'un combattant de 14-18.....	35
V. Questions du public.....	39
VI. Conclusion de Pascal Martineau	47
VII. Table des index	48

I. Introduction de Pascal Martineau, président de l'Académie des Écrivains Publics de France (AEPF)

Mesdames et Messieurs, bienvenue à cette conférence « 14-18, Écrire la biographie d'un ancêtre soldat », qui a été préparée, et qui sera animée par Sylvie Monteillet, qui est membre du conseil d'administration de l'AEPF et qui a déjà à son actif plusieurs biographies de Poilus. Spécialisée dans la biographie, elle vient notamment d'animer une semaine de formation sur le sujet, avec un module spécifique sur la question de la biographie de soldats.

Nous accueillerons aussi Alexandre Lafon, docteur en histoire, conseiller pour l'action pédagogique à la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale et membre du CRID 14-18. Comme vous le savez, cette conférence a obtenu le label de la Mission du centenaire.

Nous accueillerons enfin Éric et Odile, qui sont les descendants d'un combattant de la Grande Guerre dont Sylvie a écrit la biographie. Ils témoigneront de ce travail et de la relation qui s'instaure entre le biographe et ses descendants.

Cette conférence se déroulera en trois parties :

- un exposé de Sylvie Monteillet ;
- un exposé d'Alexandre Lafon ;
- un dialogue avec les descendants.

Puis le public aura la parole pour poser des questions.

Laurence Attié, qui est membre de l'AEPF, assurera la sténotypie de cette conférence, afin d'en réaliser les actes.

Je vous souhaite une bonne conférence et un bon après-midi.

II. Intervention de Sylvie Monteillet

Écrire la biographie d'un ancêtre soldat est un travail de longue haleine tant sur le plan des recherches que sur le plan de l'écriture. Je ne pourrai donc pas en aussi peu de temps présenter tous les rouages de la biographie d'un soldat. Je vais néanmoins tenter d'évoquer les points principaux et donner des pistes de recherche et d'écriture tant aux descendants qu'aux biographes.

14-18, la Grande Guerre, a mobilisé le plus grand nombre de soldats de l'histoire française : plus de huit millions de soldats métropolitains mais aussi des centaines de milliers de combattants des troupes coloniales (Indochinois, Malgaches, Africains, Maghrébins...). C'est une guerre totale qui mobilise également les femmes, que ce soit au contact des soldats (les infirmières...) ou à l'arrière (les « munitionnettes » dans les usines d'armement...). Même les enfants seront mis à contribution avec la création par le ministre de l'Agriculture en janvier 1917 du « Service de la main-d'œuvre scolaire ».

Entre 1914 et 1919, le plus souvent, – parce que l'on s'imagine que les soldats rentrent chez eux le 11 novembre 1918 alors que la démobilisation prend beaucoup de temps – toutes les familles françaises ou presque ont eu un père, un frère, un fils, un cousin, un neveu sur le front. Nombre de ces familles ne l'ont jamais revu. Environ un million et demi de morts pour la France, qui n'ont pas été que des militaires d'ailleurs, mais aussi des civils. Dans le monde de la généalogie, une phrase revient souvent : « La moitié des Français sont des descendants de Charlemagne. » Je ne saurais dire combien parmi vous dans cette salle descendent de Charlemagne. En revanche, une chose est sûre, je peux, sans trop prendre de risques, pronostiquer combien de personnes dans cette salle ont eu un père, un grand-père ou un arrière-grand-père, un grand-oncle qui ont fait la Grande Guerre. Et je suis sûre que c'est bien plus de la moitié de la salle.

Une guerre, donc, que l'on croit gagner rapidement mais qui s'enlise, qui s'éternise. Une guerre longue et qui engendre le besoin pour le soldat au front de se sentir proche des siens. Il écrit à sa famille dès qu'il le peut et l'arrivée du vaguemestre dans les tranchées est le meilleur moment de la journée – si tant est qu'il puisse y avoir « un bon moment de la journée » sur le front ! Le courrier devient si capital pour le moral du Poilu qu'on en vient à

créer les mairaines de guerre dès 1915 pour écrire à ceux qui n'ont pas de correspondants. Le soldat écrit, il prend des photos aussi avec le fameux VEST POCKET de Kodak, petite révolution technologique de l'époque.

1915, c'est aussi l'année de création de la croix de guerre. En récompensant les soldats, on leur remonte un peu le moral.

Ces lettres, ces carnets tenus par les Poilus dans les tranchées, ces photos, ces décorations acquises au fil des ans sont parvenus jusqu'à nous. Alexandre Lafon vous parlera tout à l'heure – beaucoup mieux que moi – de l'importance du témoignage des soldats. Néanmoins, ces lettres sont loin d'être un exposé du parcours du combattant durant la guerre.

D'abord le courrier, qui est soumis à la censure, empêchait les soldats d'évoquer tout fait militaire. Et empêche aujourd'hui les descendants de visualiser quel chemin leur ancêtre a pu parcourir. Sans oublier qu'un bon nombre de soldats ne savaient pas écrire. Les paysans, qui formaient le gros des troupes, n'avaient pas tous appris à écrire. Heureux celui qui savait lire – et d'ailleurs celui qui parlait le français puisque certains parlaient encore en patois. Même chose avec les coloniaux et, pour des questions logistiques, les soldats de l'armée d'Orient, qui ont bien du mal à faire parvenir leur courrier.

Pourtant leurs descendants voudraient aujourd'hui non seulement retracer le parcours de ces soldats mais également leur rendre hommage, raconter leur vie.

Cette biographie, à qui est-elle destinée ? Qui en seront les lecteurs ? Généralement le cercle familial (les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants, la famille). La biographie est voulue comme une transmission, comme la volonté que la vie d'une personne ne disparaisse pas avec elle mais reste inscrite et puisse se transmettre.

Le biographe qui accueille cette demande peut se trouver face à divers cas de figure. Soit un ou plusieurs témoins existent encore – c'est-à-dire des personnes qui ont connu le soldat et qui vont pouvoir en parler. Ce sont le plus souvent ses enfants, ses petits-enfants, qui vont donner au biographe des éléments de l'histoire de la personne. Ici il faut être vigilant quant à la dimension interlocutive. L'ancêtre soldat, lorsqu'il a raconté *sa* guerre à ses proches – tous les soldats ont participé à la même guerre mais ne l'ont pas vécue de la même façon –, l'a fait d'une certaine façon : soit en minimisant ses actes, soit en se glorifiant un

peu, soit en occultant des zones autobiographiques parce qu'il ne pouvait pas dire tout ce qu'il avait fait, il ne pouvait pas parler de certaines choses pour préserver son interlocuteur. Il peut aussi avoir réinventé tout ou partie de ce passé pour correspondre à la vision que ses proches avaient de lui, ou il peut tout simplement ne jamais en avoir parlé.

Cette dimension interlocutive du narrateur est *doublée* puisque le biographe a face à lui un descendant, qui est de fait un nouveau narrateur et qui à son tour peut glorifier, minimiser, oublier, occulter, etc. C'est donc un élément à prendre en compte pour le biographe, élément qui peut être contrebalancé par l'étude des documents familiaux qui lui sont présentés.

C'est la deuxième particularité de ces biographies de soldats : les descendants ont le plus souvent du matériel en leur possession sur lequel nous allons pouvoir travailler. Ce matériel peut être – nous l'avons dit – des lettres, des carnets, des photographies, des décorations, qui sont une mine de renseignements pour retracer le parcours du soldat durant la guerre. Car c'est bien là ce qui va davantage intéresser la famille et poser question quant à cet ancêtre. C'est aussi ce qui distingue la biographie de soldats des biographies « ordinaires ». Généralement, un récit de vie est, inconsciemment, téléologique. Il est, pour celui qui se raconte, tout entier tourné vers le sens que le « biographé » veut donner à son existence. C'est ce qui entraîne d'ailleurs la tentation pour le biographe de succomber à « l'illusion biographique » dénoncée par Pierre Bourdieu, qui consiste à écrire un ouvrage qui laisserait à penser qu'un destin inexorable aurait conduit *cette* personne sur *ce* chemin, et ce depuis l'âge de trois ans.

Dans la biographie de soldats, le biographe va faire une reconstruction du réel avec dilatation, c'est-à-dire qu'il va consacrer une majeure partie du texte à une courte période de la vie du biographé. Comment faire autrement ? Évidemment, pour un homme qui a vécu cinquante ans, quatre ans ce n'est rien ; mais un an de guerre est beaucoup plus long que dix ans de paix. Il y a donc une distorsion du temps sur ces biographies, un accent mis sur une période. Et pour cela, je le disais, la nécessité de retracer le parcours d'un soldat.

Le biographe va se baser sur les documents familiaux, les étudier avec la famille. Il va se baser aussi sur les témoignages, qui se déroulent sous forme d'entretiens au domicile des témoins en vie. La rédaction se passe ensuite au cabinet du biographe. Je parle de documents

familiaux mais toutes les familles n'ont pas la chance d'en avoir. Le biographe a-t-il nécessairement besoin de ces documents pour débiter ses recherches ? Naturellement, cela est préférable. Et la biographie sera plus étoffée si l'on a, par exemple, des photographies à joindre à la biographie. Néanmoins en leur absence – en l'absence du livret militaire, par exemple – il est possible de retracer le parcours du soldat à condition d'avoir un minimum de renseignements, d'informations : les nom, prénom(s), date et lieu de naissance, et, idéalement, son lieu de résidence lorsqu'il avait 20 ans, ce qui vous renseignera sur la ville où il a été immatriculé.

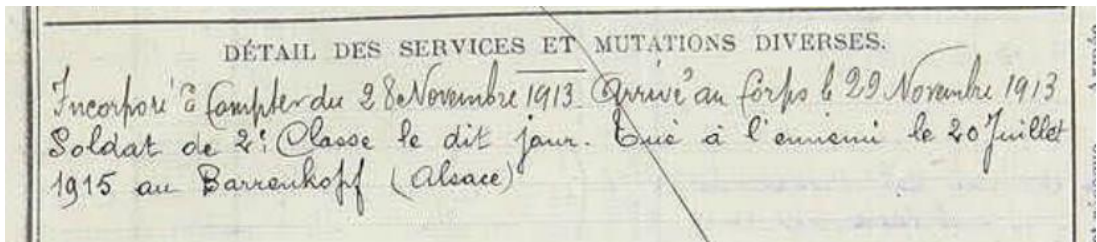
Ainsi on peut se mettre en quête de la fiche matricule du soldat, conservée aux archives départementales. Celles-ci mettent ces fiches en ligne progressivement sur le site Grand Mémorial (<http://www.culture.fr/Genealogie/Grand-Memorial>).

Je vous propose de regarder une fiche matricule, au hasard... Sur cette fiche matricule, nous allons retrouver :

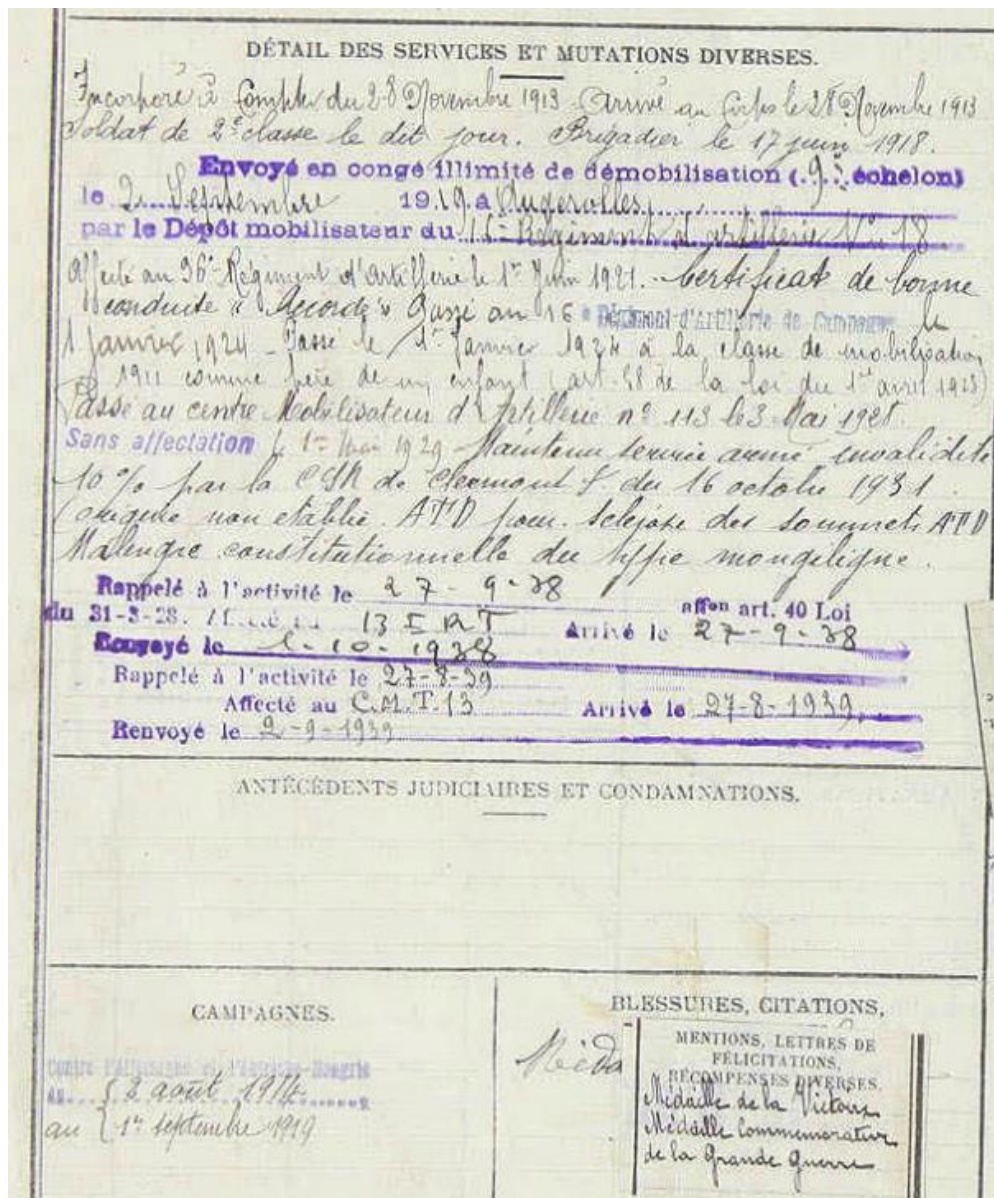
Nom :	Monteuillet	Numéro matricule du recrutement :	1712
Prénoms :	Jean	Classe de mobilisation :	1913
Surnoms :		Le signalement	
ÉTAT CIVIL.			
Né le	5 Mai 1894	à	Olnet
		département de	Puy deôme
		canton de	Couzière
		département	
		profession de	cultivateur
fil(s) de	Claude	et de	Vial Antoinette
		domiciliés	
	Olnet	canton de	Couzière
		département de	Puy deôme
Marié à			
DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.			
Inscrit sous le n°	15	de la liste du canton de	Couzière
		Degré d'instruction :	2

Le degré d'instruction, qui va de 0 à 5
(0 : ne sait ni lire ni écrire
1 : sait lire
2 : sait lire *et* écrire...
jusqu'à 5 : bacheliers, licenciés...)

La partie « services et mutations diverses » détaille le parcours du soldat. Il s'avère que celui de notre exemple n'est pas très long. On en comprend vite la raison puisqu'on lit : « Tué à l'ennemi le 20 juillet 1915 au Barrenkopf, Alsace ».



L'exemple de la fiche matricule d'un autre soldat (Jean-Paul Miolane) donnera des états de service plus détaillés ; nous pourrons y voir qu'il a combattu durant les deux conflits mondiaux et, dans la section « campagnes, blessures et citations », qu'il a reçu la médaille de la Victoire et la médaille commémorative de la Grande Guerre.



Actes de la conférence – 14-18, Écrire la biographie d'un ancêtre soldat

Samedi 28 mars 2015, iReMMO, Paris

La fiche matricule est surtout l'occasion de retrouver le corps d'affectation. Ici, le 22^e bataillon de chasseurs à pied.

Nom : <i>Monteillet</i>		Numéro matricule du recrutement : <i>1712</i>	
Prénoms : <i>Jean Marie</i> Surnoms :		Classe de mobilisation : <i>1913</i>	
ÉTAT CIVIL.			
Né le <i>5 Juin 1893</i> à <i>Olmet</i> , canton de <i>Couquière</i> , département du <i>Puy deôme</i> , résidant à <i>Olmet</i> , canton de <i>Couquière</i> , département du <i>Puy deôme</i> , profession de <i>cultivateur</i> , domiciliés à <i>Olmet</i> , canton de <i>Couquière</i> , département du <i>Puy deôme</i> , fils de <i>Jean Claude</i> et de <i>Vial Antoinette</i> .			
Marié à :			
SIGNALLEMENT.			
Cheveux <i>châtains</i> , Yeux <i>bruns verdâtres</i> , Front <i>mojon</i> , Nez <i>rectiligne</i> , Visage <i>complémentaires</i> : <i>menton, fuyant</i> .			
Taille : 1 mètre <i>66</i> centimètres. Taille rectifiée : 1 mètre centimètres.			
Marques particulières :			
Degré d'instruction : <i>2</i>			
DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.		CORPS D'AFFECTATION.	
Inscrit sous le n° <i>85</i> de la liste du canton de <i>Couquière</i> . Classé dans la <i>7</i> partie de la liste en 1913.		NUMÉROS	
		AN CONTRÔLE spécial.	
		MATRICULE ou au répertoire.	
DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.		<i>22^e BAT^{ON} DE CHASSEURS A PIED</i> <i>3750</i>	
<i>Incorporé à Compiègne le 2^e Novembre 1913. Affecté au corps le 29 Novembre 1913. Soldat de 2^e Classe le dit jour. Envoyé à l'ennemi le 20 juillet 1915 au Barenhoff (Alsace).</i>		Armée active.	
		en réserve active.	

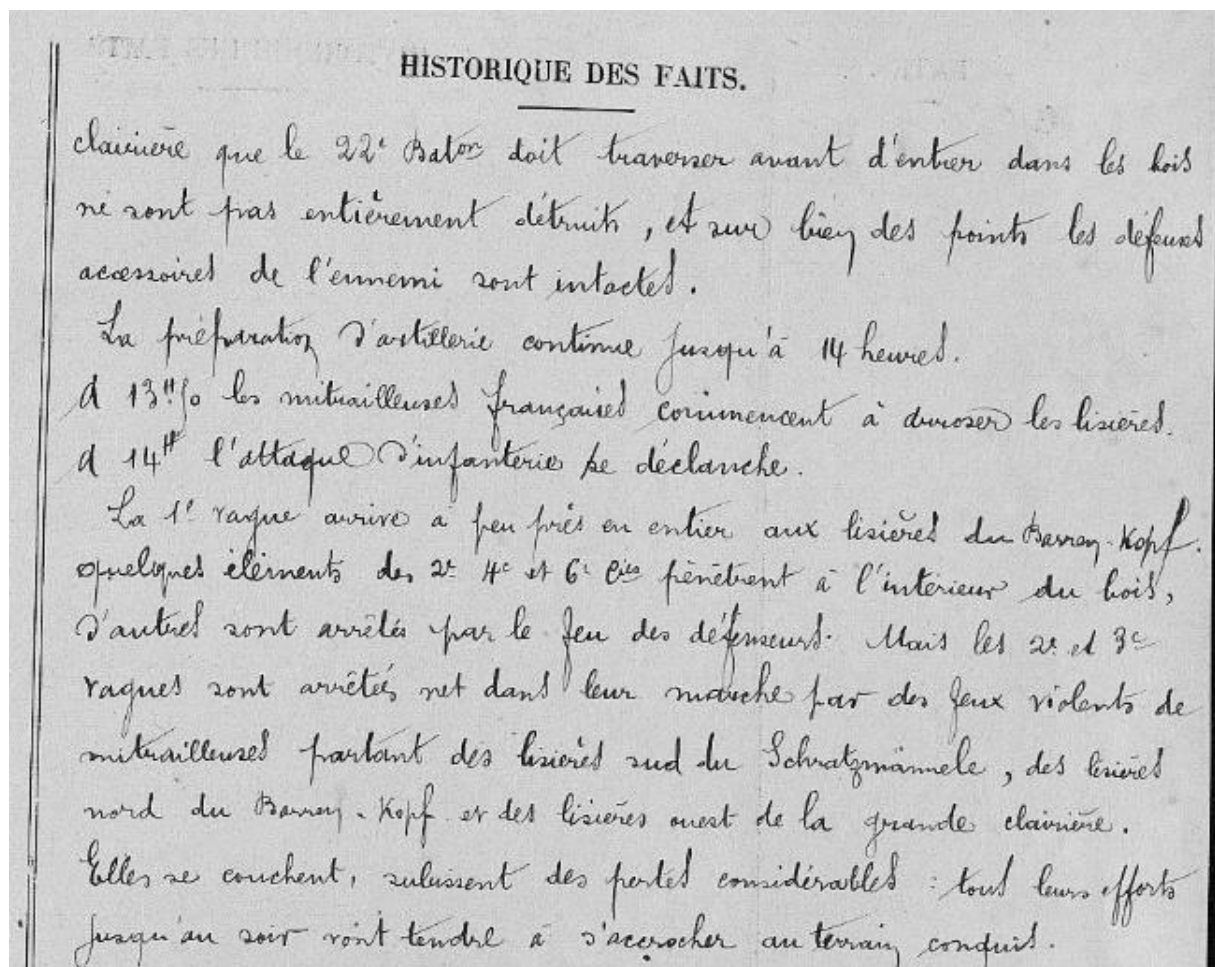
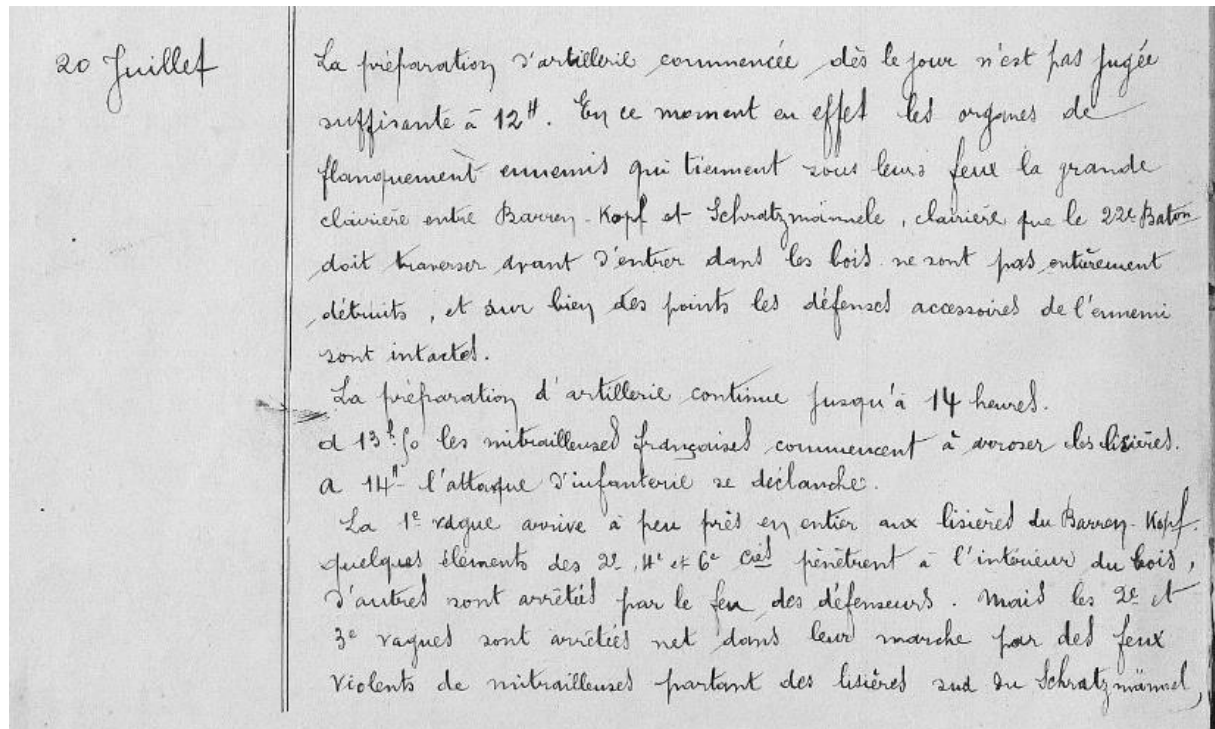
Le régiment est la clef pour retrouver tout le reste, le parcours du soldat. Pourquoi ? Parce qu'en août 1914, l'armée française, c'est tout de même :

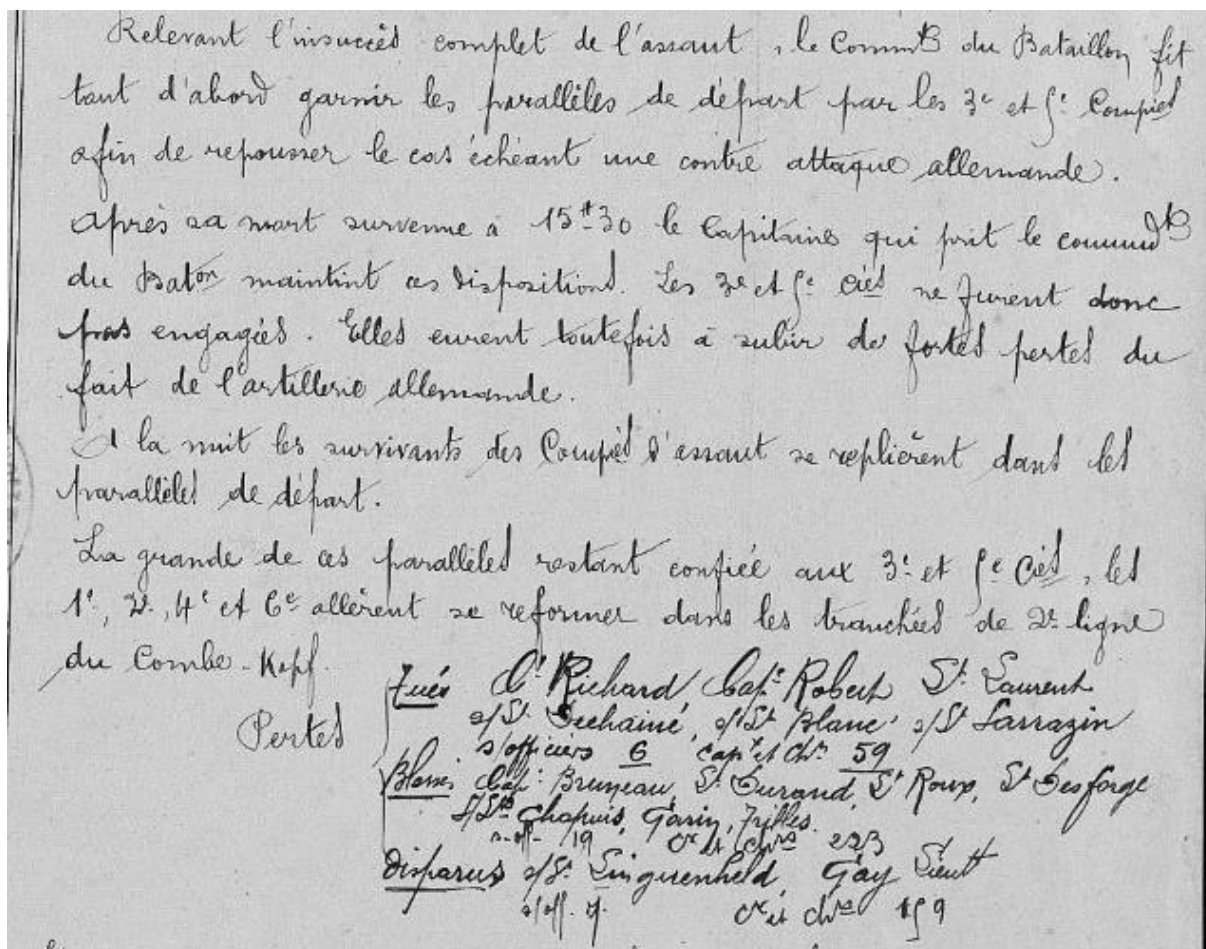
- 173 régiments d'infanterie et 12 régiments d'infanterie coloniale ;
- 31 bataillons de zouaves détachés d'Afrique du Nord ;
- 32 régiments de dragons ;
- 12 régiments de cuirassiers ;
- 21 régiments de chasseurs à cheval ;
- 14 régiments de hussards ;
- 62 régiments d'artillerie de campagne ;
- 11 régiments du génie... sans compter la légion, l'infanterie et la cavalerie en Afrique du Nord, ni toutes les troupes détachées ensuite dans l'armée d'Orient pour les batailles des Dardanelles et de Salonique, et tous les hommes qui travaillent dans l'armée mais qui ne sont pas sur le front, avec des postes assez particuliers. Je pense par exemple au « gardien de troupeaux de bétail », un poste assez méprisé par le soldat – qui, lui, est dans la tranchée – et qui est pourtant un poste indispensable.

Le nombre d'unités en opération dans la Grande Guerre est donc si vaste que l'on est obligé, pour suivre un parcours, de connaître le régiment du soldat biographé. Une fois qu'on le connaît, c'est l'occasion de pouvoir parcourir le JMO (journal des marches et opérations) qui le concerne. Ils sont désormais disponibles en ligne sur le site [Mémoire des Hommes](#).

Le JMO, c'est en quelque sorte la « boîte noire » d'un régiment. Elle va recenser toutes les batailles qui ont eu lieu, tout ce que fait le régiment. C'est un compte rendu journalier. Qu'il ait ou non des documents et des témoignages, le biographe se penchera donc sur ce JMO pour trouver les batailles auxquelles l'unité du soldat a participé, les pertes humaines durant lesdites batailles, le déroulement des actions. Ce journal est très intéressant pour resituer une citation ou une décoration – on a retrouvé une décoration, mais dans quel contexte le soldat l'a-t-il reçue ? Il est intéressant aussi vis-à-vis des blessures – il est fait mention d'une blessure par des témoignages de la famille ou sur la fiche matricule, mais dans quel contexte cette blessure a été reçue ?

Concernant notre exemple, j'ai pris le journal des marches et opérations du 22^e bataillon de chasseurs à pied, et sur le site Mémoire des Hommes, nous pouvons retrouver la bataille du [jour qui nous concerne](#) (ce soldat est mort le 20 juillet 1915) et nous allons savoir tout ce qui se passe cette journée-là, son déroulement. Évidemment, à moins que l'ancêtre soit un officier, il ne sera pas fait mention de lui personnellement. Mais cela permettra de connaître les circonstances de la bataille dans laquelle le combattant a perdu la vie, et donc de raconter, d'écrire cette bataille. Ici, cette journée, qui est très longue, est consacrée à la funeste bataille du Linge.





Je vais directement à la chute : « Pertes, tués ». Nous avons seulement les noms des officiers. En dessous l'on peut lire : « Sous-officiers : 6. Chasseurs : 59. Blessés : 223 et Disparus : 159 »... pour une seule journée. Mon soldat est dans ces chiffres-là. Il n'est pas nommé, puisqu'il n'est pas officier.

Les JMO permettent donc de suivre géographiquement, chronologiquement le soldat dans la guerre. Cela est beaucoup plus concret que de simples dates qui vous sont données. Et c'est aussi un bon moyen de pallier la censure des courriers. Je vous rappelle cette phrase que l'on trouve sur les cartes militaires qui sont remises aux soldats.

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures.
S'il en était autrement, elle ne serait pas transmise.

Ainsi, il peut être intéressant de lire sur le courrier du soldat des phrases telles que : « Nous cantonnons ce soir près d'une grande ville dont le lieu de prière a été dévasté. Cela me

fait de la peine... » sans plus de détails. Et de trouver ensuite dans le JMO qui correspond à son régiment : « Lieu de cantonnement : Ormes. » On comprend tout de suite qu'il s'agissait de Reims et de la cathédrale, qui a été bombardée. De même, les courriers se veulent souvent rassurants pour ne pas effrayer la famille. Il peut être judicieux de mettre en parallèle une correspondance où le soldat se contente d'un vague « Tout va bien ce jour » avec le JMO qui relate un terrible affrontement cette journée-là, avec 34 personnes disparues.

Ces recherches permettent de retracer le parcours du soldat et de son unité, de donner une consistance, une « vie » à ce parcours guerrier ; mais les recherches peuvent couvrir un champ beaucoup plus large selon les situations. Comme je l'ai dit, je ne pourrai pas toutes les énumérer, mais voici les plus fréquentes :

- Pour les soldats et les civils blessés durant le conflit et ayant fréquenté un hôpital militaire, le [Service des archives médicales et hospitalières des armées](#), à Limoges,, conserve les dossiers : [service exploitation, 23 rue de Châteauroux, BP 21105, 87052 LIMOGES CEDEX 2](#) ; samha@orange.fr ;
- Qui dit blessés, dit soignants : les archives de la [Croix-Rouge internationale](#) <https://www.icrc.org/fr/resources/documents/misc/contact-archives-290506.htm> conservent les dossiers des infirmières et des ambulancières qui ont œuvré durant le conflit (téléchargeables [ici](#) : la liste des infirmières de la Croix-Rouge décédées en 14-18 et la liste des infirmières de la Croix-Rouge décorées en 14-18) ;
- Concernant les chirurgiens, les médecins, les pharmaciens militaires, il faut se tourner vers les [Archives historiques du Service de santé militaire](#) à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris, [1 place Alphonse Laveran 75005 PARIS](#) ;
- Concernant d'autres victimes de la guerre, les [archives départementales](#) conservent généralement les dossiers des réfugiés de la Grande Guerre et des nombreux pupilles de la Nation ;
- Il y a aussi eu des civils décorés durant la Grande Guerre ainsi que des communes décorées. Ces fichiers se trouvent au [Service historique de la Défense](#) (SHD) à Vincennes ;
- Les fichiers des soldats décorés se trouvent au [BCAAM](#), le Bureau central d'archives administratives militaires, caserne Bernadotte 64023 PAU CEDEX ; capm-pau.courrier.fct@intradef.gouv.fr ;

- Sur Internet, la base de données [Léonore](#) des Archives nationales permet de retrouver les dossiers des personnes qui ont été décorées de la Légion d'honneur ;
- Les dossiers des soldats pensionnés sont conservés par [l'ONAC](#) (l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de guerre) et par le SHD de Vincennes pour les officiers. D'une façon générale, les dossiers des officiers sont tous à Vincennes. Sur le site du Service historique de la Défense vous pouvez retrouver le [répertoire alphabétique des officiers](#) et le [répertoire alphabétique des dossiers de pension](#) mais il faudra se déplacer à Vincennes pour avoir accès aux dossiers complets.
- Les fiches matricules des marins sont conservées respectivement dans le centre d'archives du port où un marin a été immatriculé : Brest, Cherbourg, Lorient, Rochefort, Toulon, etc. (série M) ;
- Pour les aviateurs, les fiches sont disponibles sur le site [Mémoire des Hommes](#) qui inclut le personnel navigant mais aussi le personnel au sol ;
- Les troupes coloniales ont leurs dossiers aux [Archives nationales d'outre-mer](#) avec un [site Internet](#) sur lequel on peut chercher les fiches matricules ;
- Pour la légion étrangère, les fiches sont conservées à Pau (au [BCAAM](#), voir plus haut) ou au [Commandement de la Légion étrangère, Bureau des anciens de la légion étrangère, quartier Viénot, BP 21355, 13784 AUBAGNE CEDEX](#) si le soldat a été naturalisé français ensuite ;
- Certaines situations ont été longtemps taboues. Je pense aux soldats qui ont été fusillés pendant la Première Guerre mondiale. Ils sont 953 à l'avoir été, majoritairement pour désobéissance militaire. On peut les trouver sur [Mémoire des Hommes](#). De façon plus générale, les dossiers des soldats jugés en temps de guerre sont consultables à Vincennes ;
- Je pense aussi aux Alsaciens et aux Mosellans incorporés de force dans l'armée allemande. Il est possible de retrouver certaines fiches matricules aux archives départementales du [Bas-Rhin](#), du [Haut-Rhin](#) et de la [Moselle](#) ;
- Le Comité international de la Croix-Rouge met en ligne [sur son site](#) les fiches des prisonniers de la Grande Guerre. Il y a aussi les prisonniers allemands sur le sol français dont vous pouvez trouver les dossiers au [BAVCC, le Bureau des Archives des Victimes des Conflits Contemporains, BP 552, 14037 CAEN](#) ;

- Les soldats morts pour la France figurent sur le site [Mémoire des Hommes](#) ; sur ce même site, la rubrique « [Sépultures de guerre](#) » vous permet de trouver leur lieu d'inhumation ;
- À noter également que la [Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine](#) conserve un [fonds important](#) de documents d'archives sur la Grande Guerre.

Vous le voyez, la liste des documents sur lesquels le biographe base son travail est très large, et celle que je viens de dresser est loin d'être exhaustive.

Concernant les témoignages, les documents familiaux, je fais un aparté sur l'importance des photographies, qui peuvent être une merveilleuse source de renseignements. Souvent les familles me disent : « Je n'ai qu'une photo. » Mais celle-ci peut raconter beaucoup plus de choses que la famille veut bien le croire. Reprenons la photo d'illustration de cette conférence.



La tenue d'un soldat renseigne :

- sur son régiment, avec les pattes de col ① (appartenance à la réserve territoriale si les lettres sont blanches ② – ceux que l'on appelait « les pépères », qui au départ étaient trop vieux pour faire la guerre et qui finalement l'ont faite aussi – ou le génie, en velours noir ③) ;

- sur l'année où a été prise la photo – l'apparition du casque Adrian ④ indique que l'on est au moins après fin 1915. Idem pour les capotes croisées ⑤ que l'on voit derrière ;
- L'équipement du soldat peut aussi renseigner sur ce qu'il a mais qui n'est pas sur la photo : le ceinturon fin ⑥ pour porter un revolver, à la différence du ceinturon large ⑦ ;
- les cartouchières en demi-lune ⑧ pour le fusil-mitrailleur Chauchat (elles renseignent aussi sur la date de la photo, puisque cette arme est créée fin 1915, mais ne sera pas sur le front avant 1916) ;
- les chevrons de présence ⑨ sur le front, évidemment, datent la photo de 1916 au moins.

Mais sur cette photo, ce sont surtout les décorations qui vont renseigner. Passons sur la médaille militaire ⚡, qui existe depuis longtemps, et la croix de guerre ☆, qui est créée en avril 1915. Mais ce que ces soldats ont en commun est cette médaille qui brille beaucoup parce qu'elle n'a pas encore connu la boue du front ⑩ : la Médaille militaire, ou plus précisément la *Military Medal*, qui est une médaille anglaise et qu'ils ont visiblement tous reçue en même temps. Ce sont donc des soldats français, mais décorés d'une médaille anglaise. Celle-ci a été créée en mars 1916. S'ils ont été décorés d'une médaille anglaise, on peut supposer qu'ils ont fait la bataille de la Somme.

Un tour au *National Archives Foreign Office* en Angleterre avec une photo comme celle-là permettrait d'essayer de savoir qui sont ces soldats, en quelle année ils ont été décorés, et pour quelle raison.

Donc des témoignages, des documents familiaux souvent plus parlants que l'on peut le croire. Des archives qui vont permettre au biographe de reconstituer le parcours du soldat, du chirurgien, de l'aumônier militaire, du civil réfugié durant le conflit. C'est un champ large de recherches dans le but *d'exhumer* des faits.

Mais le travail du biographe va au-delà de la découverte des faits. Écrire une biographie, c'est *couler les faits dans un récit*. Les faits, eux, imposent la trame de la biographie. Le biographe, lui, va mettre en œuvre une construction narrative du vécu grâce à

son écriture. Il ne fera pas une simple énumération de faits ou un recueil de documents ou d'informations. Il *contera* l'histoire de l'ancêtre.

Il fera intervenir aussi d'autres types d'informations : sur la région natale du soldat, sur son métier d'avant ou d'après-guerre, sur sa famille. La biographie, ce peut aussi être l'occasion de faire l'arbre généalogique du soldat.

Le biographe veillera également à situer le contexte historique. Ce soldat, c'est l'Histoire qui a marqué *son* histoire. Mais *son* histoire qui a contribué à faire l'Histoire. Rappeler le contexte historique, couler les faits individuels dans une perspective sociétale et historique plus large est nécessaire pour restituer la complexité des composantes de vie du biographé. *A contrario* les faits, les éléments de vie sont alors un éclairage précieux sur l'histoire.

Il existe donc des techniques d'écriture particulières pour écrire la biographie de soldats, qui viennent « sublimer » – sans pour autant dénaturer – les informations recueillies au cours de la biographie, au cours de nombreuses recherches dans les documents familiaux, dans les témoignages : car chaque biographe est avant tout une *plume*. Ses recherches, qui peuvent être importantes, variées, n'apparaissent pas dans le texte sous la forme austère de numéros de cotes en archives ou de retranscriptions de faits purs et durs. Pour le lecteur, ses recherches sont invisibles. Il n'apparaît qu'une histoire – qu'il découvre parfois, quand bien même il s'agit de son ancêtre !

C'est une histoire que le biographe tisse avec une navette faite de ses mots sur un métier constitué des faits qu'il a récoltés.

III. Intervention d'Alexandre Lafon

Après cette belle approche biographique des sources historiques, il revient à l'historien de considérer, avec une certaine rigueur, le contexte de leur production. Rude tâche parfois qui met en opposition « mémoires » contemporaines de l'événement et son histoire objective. Nous allons montrer que les deux notions, plus que s'opposer, se complètent.

Je voudrais rappeler quelques chiffres puisqu'il en a été question dans l'exposé précédent. La Première Guerre mondiale, c'est 900 morts en moyenne par jour. Et ce sont 10 milliards de lettres qui ont été écrites et ont circulé entre le front et l'arrière ; entre les soldats mobilisés et leurs copains, leurs camarades ; entre les soldats et leurs familles ; entre les familles et les soldats mobilisés ; et entre les familles restées à l'arrière.

Nous avons donc une guerre où la société a été massivement impliquée. Et je vais commencer par la citation d'un témoin : « Souvent je pense à mes très nombreux camarades tombés à mes côtés. Et moi, survivant, je crois être inspiré par leur volonté en luttant sans trêve ni merci jusqu'à mon dernier souffle pour l'idée de paix et de fraternité humaine¹. » Celui qui a écrit ce passage est le tonnelier audois Louis Barthas à la fin de ses cahiers, après cinquante-quatre mois sous l'uniforme. Si le tonnelier Barthas, socialiste, écrit pour dénoncer le militarisme, l'acte même de l'écriture, revendiqué, est celui du témoin. Et je voudrais revenir avec vous cet après-midi sur cette notion clé, qui est l'un des héritages de la Première Guerre mondiale et qui peut s'expliquer par les premiers chiffres que je vous ai adressés.

Évidemment, cela intéresse en premier lieu le biographe, cette masse d'écrits que les contemporains ont laissée. C'est une chance, et nous le verrons, c'est peut-être aussi un bien.

Cet héritage, ce sont des milliers de carnets, des milliards de lettres, des centaines de récits et romans qui ont été produits depuis le conflit jusqu'à aujourd'hui, et qui sont encore publiés aujourd'hui. Internet en particulier est un vecteur extrêmement important de la publication de ces témoignages sous toutes formes.

¹ *Les carnets de Guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La Découverte, 2003, introduction et postface de Rémy Cazals.

On ne peut pas parler d'un *indicible* de la Première Guerre mondiale, ou plutôt d'une guerre indicible, tant elle a été mise en mots et en images pendant le conflit et bien après. Nombre de combattants eux-mêmes évoquent l'impossible transmission de l'expérience, pourtant, qu'ils soient hommes du peuple ou intellectuels. Derrière la réelle difficulté de mettre en mots une réalité hors norme pour ceux qui l'ont vécue, l'affirmation d'une incommunicabilité présumée de la guerre s'inscrit aussi dans une posture rhétorique permettant de justifier, justement, de son identité de témoin ; de celui *seul* qui a vu et qui peut en témoigner.

On voit bien se dessiner cette figure du *témoin* de la Première Guerre mondiale pendant le conflit lui-même mais aussi après. Et avec des résonances extrêmement fortes aujourd'hui dans l'historiographie de la Grande Guerre, qui est marquée par une sorte de *conflit du témoin*. Est-ce que l'on peut croire les témoins de la Première Guerre mondiale, qu'ils soient d'ailleurs combattants, civils (adultes ou enfants) ? Ou est-ce qu'on a assisté, jusqu'à la disparition des témoins, à une « dictature » du témoignage qui n'a pas permis, finalement, de retrouver la guerre ? C'est une thèse qui est défendue par deux historiens, Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, qui ont écrit en 2000 un livre intitulé *14-18, Retrouver la guerre*², en expliquant justement que ce n'est qu'à partir des années 1990 qu'on a pu écrire l'histoire de la Première Guerre mondiale parce qu'elle était maintenant libre, en quelque sorte, des témoins qui s'en accaparaient l'histoire et les mémoires.

On voit bien que la question du témoin – et j'essayerai de vous le remonter plus précisément au cours de mon exposé – est proprement liée à la Première Guerre mondiale et que cette problématique résonne aujourd'hui encore de manière importante. J'essaierai aussi d'apporter quelques facteurs qui, je le pense, expliquent cette prégnance de la question du témoignage.

Pourquoi les témoins paraissent-ils être plus particulièrement au cœur de cette guerre, comparée à d'autres guerres ? Je pense à la Seconde Guerre mondiale où l'on est allé chercher des témoins après coup. Les témoins de la Résistance, les témoins de la déportation. Il y a eu du témoignage juste après la guerre, je pense en particulier à Primo Levi³ sur la déportation. Mais ensuite il y a eu tout un mouvement de travail en se disant : « Les témoins sont en train

² *14-18, Retrouver la guerre*, Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, Paris, Gallimard, 2000.

³ Né le 31 juillet 1919 à Turin, mort le 11 avril 1987 à Turin.

de disparaître, ou avant que ne disparaissent ceux qui ont quelque chose d'important à dire, il faut en recueillir, absolument, l'essence. » Ce n'est pas la même chose pendant la Première Guerre mondiale. Il n'y a pas eu de travail de « récupération » du témoignage. Ce sont les contemporains eux-mêmes qui se présentent comme des témoins de l'histoire, d'une histoire *extra-ordinaire*, c'est-à-dire qui sort de l'ordinaire. Et c'est pour cela que ma première partie porte sur ce que j'appelle « la Première Guerre mondiale comme une *guerre-mémoire* ».

La Première Guerre mondiale, guerre-mémoire

L'originalité de la Première Guerre mondiale, tient d'abord, selon moi, au fait qu'elle est une guerre-mémoire dès la mobilisation, dès l'entrée en guerre, puisque vous savez que la mobilisation n'est pas la guerre. Dès août 1914.

Pour quelle raison peut-on parler d'une guerre-mémoire ? Pour quelle raison se retrouve-t-on aujourd'hui avec une telle masse de témoignages, c'est-à-dire d'écrits, de mises en mots et en images de la Première Guerre mondiale – pas seulement de la part des combattants mais aussi des civils ?

Le chiffre a été rappelé : la Grande Guerre a mobilisé en France plus de huit millions de soldats en âge de combattre, c'est-à-dire entre 16 et 17 ans – certains soldats se sont engagés en 1914 en mentant sur leur âge pour pouvoir intégrer l'armée, et cela n'est pas propre à la Première Guerre mondiale – jusqu'à 48 ans officiellement. Mais des soldats qui avaient un âge plus avancé ont été appelés ensuite. Et la plus grande partie des généraux qui ont encadré l'armée française entre 1914 et 1918 avaient un âge déjà fort avancé (plus de 60 ans) !

Les plus jeunes d'entre eux sont tous passés par l'école de la Troisième République. Ils savent, *a priori*, lire et écrire à des degrés tout à faits différents. 2, 3, c'est en moyenne le chiffre que l'on retrouve sur les registres matricules – et même au-delà de la moyenne. Mettons à distance un certain nombre de mythes : « Les soldats de 1914 écrivaient tous d'une belle plume des lettres de dix pages. » C'est complètement faux. Il faut tout de suite avoir en tête l'épaisseur sociale des combattants qui entrent en guerre. Entre Maurice Genevoix, normalien, et un soldat du Lot-et-Garonne, petit propriétaire terrien, il y a évidemment un monde. Il n'empêche que les deux savent lire et écrire. La richesse de leur correspondance tiendra donc à ce niveau socio-professionnel mais aussi à la personnalité de chacun des

protagonistes que nous étudions. Vous l'avez donc compris, je milite pour une histoire sociale de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire la prise en compte, au-delà des représentations, de la réalité de la société qui subit, ou plutôt qui vit la guerre : car dire « subir la guerre » est déjà une parole militante.

Ces soldats sont alphabétisés et pour beaucoup d'entre eux, entrer dans la guerre, c'est justement entrer dans une période *extra-ordinaire*. Je vous rappelle qu'un des devoirs républicains à l'époque était : payer ses impôts et faire son service militaire (« l'impôt du sang » comme on disait alors). Les soldats qui entrent à la caserne entrent dans une période qui est pour eux *extra-ordinaire*. Qui sort de l'ordinaire : l'ordinaire des repères sociaux traditionnels du village, du quartier ou de la sphère professionnelle. Et en août 1914, nous avons des soldats qui partent complètement dans l'inconnu. Et c'est la première fois que la France entre en guerre avec une armée de conscription. Je le rappelle, car c'est important : les soldats qui partent, ce sont donc des paysans, des ouvriers. Paysans, avec le panel large de ce que signifiait être cultivateur à l'époque (artisan-cultivateur, artisan, journalier). Une multitude de catégories différentes.

C'est donc une armée de conscription qui part à la guerre et qui entre dans ce temps, qui est présenté en plus par la société comme un temps *extra-ordinaire*. Comme les soldats savent lire et écrire – on a assisté au XIX^e siècle au développement de la presse ; c'est l'âge d'or de la presse ; avant la Première Guerre mondiale, les quatre plus grands journaux tiraient chacun à plus d'un million d'exemplaires, et les journaux parisiens sont lus partout en France – c'est une guerre qui est, pour la première fois, massivement médiatisée. Et comme elle est médiatisée, il y a une offre et une demande de *voir* la guerre : il y a une offre de guerre ; on met en scène la guerre par le biais de la médiatisation. Il y a donc aussi une demande des populations, qui sont passées par l'école, de pouvoir lire ce qu'il se passe. C'est un facteur important qui explique cette mise en mots et en récits de la guerre par le biais des journaux, qui vont attendre des correspondances ; qui vont attendre des témoignages ; qui vont attendre des photographies prises au plus près du front. Il va falloir nourrir cette demande sociale de l'arrière en ayant en tête, là encore, que dans les premières semaines de la guerre, voire les premiers mois, on a encore peu de nouvelles des soldats qui sont au front.

Évidemment, je ne vais pas pouvoir expliquer en détail l'ensemble de ces facteurs-là. Mais j'en profite pour dire ici qu'en plus, la guerre s'installant, la mise à distance des

populations – celles du front comme celles de l'arrière puisqu'on assiste à un vaste brassage de populations dans ce qu'on appelle « l'arrière » (les réfugiés, les blessés, les opportunités professionnelles qui font que l'on bouge de plus en plus à l'intérieur et à l'arrière) – va multiplier la possibilité d'écrire des correspondances en particulier.

Cette situation explique le fait que les soldats vont se dire quand ils partent en août 1914 : « Je suis acteur d'un événement qui sort de l'ordinaire du temps social normé et je fais partie de l'histoire. » C'est aussi un facteur qu'il faut avoir en tête : les soldats qui partent en 14-18 comme les civils ont conscience d'être des acteurs de l'histoire. Cela aussi est assez nouveau ! Nous avons assisté à la fin du XIX^e siècle et en particulier au début du XX^e siècle à une individualisation croissante de la société, c'est-à-dire la prise en compte de l'individu dans la vie sociale, dans la société. On le voit à travers le développement des sciences humaines avant la Première Guerre mondiale (la psychologie, la psychanalyse, etc.). L'individu a de plus en plus conscience de lui-même. Et comme il a de plus en plus conscience de lui-même *et* qu'il sait lire et écrire, et qu'on attend de lui qu'il écrive et qu'il raconte, tout ceci explique la multiplication des supports d'écriture mais aussi de mise en images de la Première Guerre mondiale. Le progrès technique permet d'avoir des VEST POCKET de Kodak dans sa vareuse, dans sa musette, et de pouvoir prendre au plus près des photographies du front et nourrir la presse, nourrir ses camarades et nourrir l'arrière de photographies et d'images de la guerre.

Voilà quelques facteurs qui expliquent cette multiplication des sources et des témoignages. Ceux qui écrivent ou qui prennent des photos ont conscience qu'ils mettent en mots ou en images ces éléments à la fois pour eux, pour leurs souvenirs (souvenirs partagés avec leurs camarades ou avec leur famille, voire avec le grand public) à travers les publications des photographies ou des correspondances dans la presse.

Mais cette Première Guerre mondiale va aussi faire naître une littérature spécifique. Encore une fois, il y a une demande de *lire* la guerre. Et les écrivains, qui n'étaient pas forcément des combattants au XIX^e siècle ou dans les périodes antérieures, le deviennent. Eux-mêmes sont à la guerre. Soit des écrivains confirmés soit des écrivains en devenir. La guerre est donc un formidable laboratoire d'écriture. De scènes. Henri Barbusse, qui est volontaire pour partir à la guerre, le dit très bien dans sa correspondance, notamment : le champ de bataille est un laboratoire pour des scènes « typiques », pour pouvoir faire un livre.

Les maisons de presse rivalisent les unes avec les autres pour pouvoir publier leurs collections de témoins de la Grande Guerre. Et c'est ainsi que surgissent Maurice Genevoix, Paul Lintier, l'artilleur, et Henri Barbusse, qui obtient le prix Goncourt en 1916.

Mettons d'emblée les choses au clair : le roman d'Henri Barbusse, en 1916, n'est pas un roman pacifiste, sinon il n'aurait jamais été publié. Nous avons parlé de la censure. Je ne reviendrai pas non plus sur l'autocensure dans les carnets. Évidemment, un historien doit prendre des gants à chaque fois sur ces différents supports. En fonction du support justement. Une correspondance ne dit pas la vérité, tout comme le carnet personnel ne dit pas la vérité – surtout quand il a été réécrit. Je vais y revenir. Henri Barbusse écrit *Le Feu* pour témoigner, mais témoigner de façon littéraire. On dit qu'à cette époque-là Henri Barbusse est « jusqu'au-boutiste ». Il décrit dans *Le Feu* le roman d'une escouade, comme il le dit, pour montrer que tous ceux qui sont tombés jusqu'à présent ne peuvent pas se contenter d'une « paix blanche ». Il faut donc continuer le combat. Jamais dans *Le Feu* vous ne trouverez une ligne remettant en cause la guerre. Henri Barbusse dit : « Je témoigne. La guerre, c'est catastrophique. Il y a beaucoup de morts mais je n'appelle pas à la paix ou si c'est la paix, c'est la paix du vainqueur. » Là encore, il faut prendre *Le Feu* avec beaucoup de pincettes, puisque l'escouade, c'est une escouade « absolument merveilleuse », en termes sociologiques, dirons-nous. Vous avez tout : l'instituteur, l'ouvrier, le paysan, etc. On montre bien que c'est l'ensemble de la population qui, en un corps unique, a répondu à l'appel de la patrie. Henri Barbusse est socialiste aussi. Il sait très bien ce qu'il fait, comment il manie les mots. Il peut reprendre cette même thèse et *Le Feu* pour en faire un roman pacifiste après-guerre. Mais la censure, elle, ne s'est pas trompée.

Sur cette question particulière de l'amalgame réussi de l'ensemble de la société française dans LE combattant, LE combattant des tranchées, je vous renvoie à ma thèse, *La camaraderie au front*⁴, où j'étudie cette réalité du « Tous unis dans la tranchée », qui est un mot d'ordre d'anciens combattants. Aller travailler sur ces sources, sur ces témoignages dont on dispose, c'est merveilleux, parce que tous les soldats ont écrit, on peut donc avoir à la fois les témoignages du soldat cultivateur du Lot-et-Garonne comme ceux d'un normalien, d'un agrégé, d'un énarque, etc. On peut confronter ces témoignages en prenant en compte le fait que quand on est artilleur, fantassin, du génie, qu'on est dans les trains ou auxiliaire, on ne vit

⁴ *La camaraderie au front*, Alexandre Lafon, Paris, Armand Colin, 2014.

pas la même guerre. La confrontation des témoignages – j'en ai étudié à peu près 300 corpus complets – permet de savoir qui exactement est le camarade dans la tranchée. Est-ce que tout le monde vit la même guerre ? Est-ce que l'Allemand en face de soi n'est pas un camarade à un moment donné ? Car être camarades, c'est partager le quotidien.

Il y a aussi des problématiques très intéressantes sur le besoin de solitude des soldats, qui sont exprimées d'ailleurs dans ces témoignages. Et pas seulement par des intellectuels puisque la guerre, c'est vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans une société masculine très hiérarchisée mais qui offre aussi un espace de liberté extrêmement important.

Là aussi, je voudrais évacuer une autre donnée importante dont nous pourrions discuter : l'expérience combattante des soldats de la Grande Guerre *ne se limite pas* à la violence. Certains soldats témoignent après la guerre, ont écrit leurs souvenirs après coup. Je me souviens d'un souvenir de soldat qui a écrit que pour lui, la guerre, c'étaient des parties de football. Il a retenu, il met en avant la découverte du football avec ses camarades au cantonnement. La guerre, pour les hommes, était un formidable espace de liberté au cantonnement : ils n'étaient plus soumis à la pression, à la vie du village, du quartier, à la vie professionnelle, à la vie familiale. C'était la reconstitution d'une société avec des libertés, sous le signe du genre masculin, qu'ils ne vont pas retrouver. D'ailleurs, c'est la même chose pour les infirmières, qui forment aussi des groupes différents. Il n'y a pas seulement les infirmières de la Croix-Rouge, il y a aussi les infirmières diplômées militaires, et puis il y a les dames patronnesses, etc. Mais pour les jeunes infirmières diplômées et qui rentrent chez les militaires, c'est un espace de liberté incroyable ! Socialement. Certaines infirmières découvrent la liberté de pouvoir discuter avec leurs camarades féminins et masculins sans avoir la pression de la mère, du clan, du groupe, de la famille... C'est aussi la découverte du corps masculin hors des contraintes sociales. Cela va marquer culturellement les témoins de la Première Guerre mondiale. Là aussi, l'épaisseur sociale, la profondeur des liens interrelationnels qui se sont noués pendant la Première Guerre mondiale sont parfois le cœur de l'expérience des soldats de la Première Guerre mondiale. Le repas, les fêtes (par exemple fêter les médailles de l'un ou de l'autre, la naissance d'un enfant, la première permission), les parties de chasse, de pêche – parce que l'on chasse et l'on pêche ! L'enseignement de la camaraderie au front, c'est de montrer que les soldats ont une vie après les tranchées – et même dans les tranchées. Il y a une circulation des photographies entre les soldats, par

exemple, il y a un marché de la photographie. Certains photographes amateurs deviennent des photographes professionnels et vendent des photos comme l'on vend l'artisanat de tranchée, qui est parfois une « industrie de tranchée ». Il faudrait aussi évacuer cette question-là. Je me suis toujours posé la question puisque moi aussi j'ai récupéré des bagues très bien faites avec le nom de mon arrière-grand-père dessus alors qu'il était cultivateur et ne savait pas du tout travailler le métal. Il faut imaginer alors la mise en place de véritables ateliers avec des ouvriers qui fabriquent, qui vendent ou qui échangent contre d'autres services ces produits de l'artisanat de tranchée.

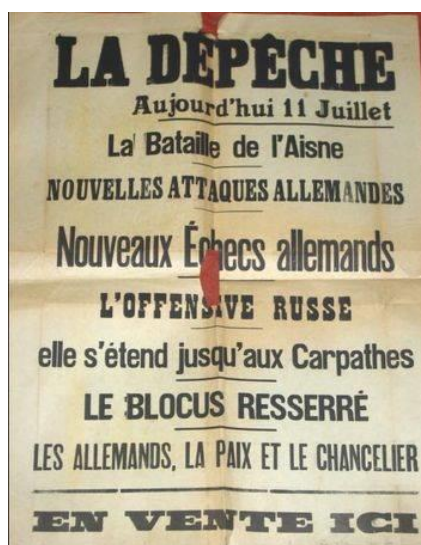
J'ai fait quelques digressions sur ce que nous apportent les témoignages, mais il est très intéressant de comprendre pourquoi cette question du témoin est centrale. Elle est centrale parce que, justement, elle dépasse la seule relation de souvenirs, mais on a bien affaire à des témoins, civils ou militaires, qui ont conscience d'appartenir à l'histoire et de faire l'histoire. Cela a un peu énervé Roland Dorgelès qui, dès l'été 1914, fustige ceux qu'il appelle les « ferblantiers » – les travailleurs du fer-blanc à l'époque (les ouvriers, les paysans, toute la « basse société ») – en disant : « Qu'est-ce qu'ils ont à prendre leur petit carnet et à essayer d'écrire ? » Celui qui doit écrire la guerre, c'est l'écrivain. Ce n'est pas du tout le travail de l'ensemble de la population.

Des écrivains loin du front se sont aussi mis à écrire la guerre. Et à la décrire. Gabriel Hanotaux, vous le connaissez sans doute, l'académicien, qui a écrit l'histoire de la guerre sans combattant mais qui dit : « J'ai vu le front. » Dans la presse, on retrouve aussi un certain nombre de témoignages qui n'ont rien à voir avec ce qui se passe dans la guerre et évidemment, cela va *aussi* énerver les soldats qui sont, eux, témoins de la Grande Guerre. D'où, vous le voyez, le renforcement de cette notion de témoignage, c'est-à-dire une réaction face à ce qui pouvait être dit à l'arrière par des gens qui se présentaient comme des témoins oculaires du front et qui ne l'étaient pas du tout. Dès que les soldats rentrent en permission et se rendent compte de la force de ce mouvement, ils se mettent d'autant plus à écrire ou à photographier pour garder un souvenir qui ne soit pas le souvenir de ce discours dominant de l'arrière. La notion de témoignage prend donc de l'importance.

Je vous ai préparé de magnifiques photographies pour vous montrer que l'on a des témoignages de combattants mais aussi des témoignages de civils et d'enfants.

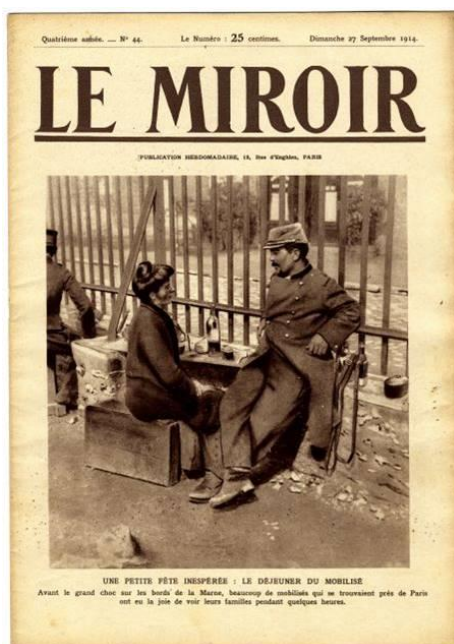
Voici des illustrations qui vous montrent cette médiatisation de la guerre :

- *La Dépêche de Toulouse*, c'est un peu le BFM de l'époque. Grâce aux communiqués officiels (il y en a deux par jour, si ce n'est trois) on sait quasiment heure par heure ce qu'il se passe au front. Vous avez des éditions du matin ou du soir de *La Dépêche*, qui se nourrit de ces feuillets de la guerre.



Des maisons d'édition publient les témoignages de soldats sans trop faire le distinguo entre les vrais témoins et les manipulateurs.

- Ici, *Le Miroir*.



Puisque les moyens techniques permettent de montrer des photographies, les soldats vont fiévreusement prendre des photos et les envoyer au *Miroir*, par exemple, qui dote en argent les meilleures photographies de guerre. En voici quelques-unes. Les prix sont importants – de l'ordre de 30 000 francs ; à l'époque c'est énorme ! Le salaire d'un ouvrier ou d'un journalier, c'est un ou deux francs par jour.

nos troupes ont entièrement rejeté l'ennemi qui avait pris pied un instant dans notre ligne de surveillance. Une autre tentative ennemie au Reichacker est restée sans succès.

TOUS LES MOIS
nous attribuons trois prix aux
MEILLEURES PHOTOS DE GUERRE
1.000 fr., 500 fr., 250 fr.

A la fin des hostilités
nous décernerons des prix
importants dont un de

30.000 francs

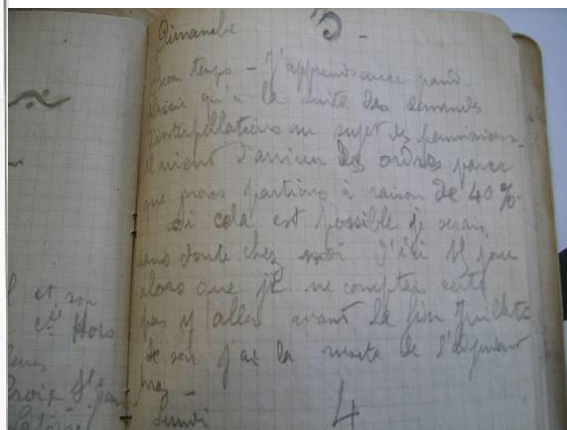
Rappelons qu'au 31
décembre 1916, nous
avons déjà attribué

1 Prix de . . . 15.000 fr.
20 Prix de . . . 1.000 fr.
20 Prix de . . . 500 fr.
20 Prix de . . . 250 fr.

soit, au total :
50.000 francs
de Prix

J'ai aussi quelques éléments de témoignages à vous montrer :

- Ce très intéressant carnet de Valéry Capot, petit propriétaire terrien, illustre bien la « mise en scène de soi ». Il sera élu à droite en 1920. On le voit dans son écriture, il est très patriote, très ordonné. C'est intéressant pour l'historien, parce qu'il tenait des petits carnets au front, qu'il a remis au propre juste après la guerre. La comparaison est savoureuse. Célibataire, il tient à se marier en revenant de la guerre. Il évacue donc de ses souvenirs tout ce qui a trait aux femmes...



Cela est important pour les biographes aujourd'hui, parce que vous avez parfois deux ou trois écritures du carnet. Le biographe doit faire très attention parce que lorsque c'est réécrit cinquante ans plus tard, ça l'est en fonction des lectures que le témoin a eues et de l'ambiance du temps. Il évacue donc tout ce qui ne rentre pas dans ce canon-là. On le voit bien à la comparaison des témoignages (le carnet réécrit et le carnet tenu au jour le jour).

De nombreux carnets et correspondances ont été rédigés par des combattants de conditions sociales très différentes :

- Voici le témoignage de Marcel Garrigue, serrurier à Tonneins, du 280^e régiment d'infanterie, un régiment de réserve (mais pas tout à fait la territoriale). Malheureusement ce soldat-là est mort. Il figure sur l'Anneau de la Mémoire, qui a été inauguré par le président de la République à Notre-Dame-de-Lorette⁵. C'est de lui dont on a parlé lors des commémorations. Une jeune fille a repris sa biographie et la Mission du centenaire y a travaillé.
- Abel Basset est un agriculteur très intéressant. Il écrit sur des cartes postales patriotiques. On se dit : « Voilà un soldat très patriotique ! »... Mais j'ai eu la

⁵ L'Anneau de la Mémoire du Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette a été inauguré le 11 novembre 2014 dans la région Nord-Pas-de-Calais.

chance de connaître sa fille et de discuter avec elle. Elle avait 88 ans à l'époque – et 4 ans pendant la guerre. Elle explique qu'en fait il envoyait des cartes postales patriotiques – avec les drapeaux, les allégories de la France, de l'Allemagne – parce qu'il y avait beaucoup de couleurs et cela plaisait à sa fille, qui les collectionnait comme des images. Le discours au dos de ces cartes n'avait donc aucune sorte d'intérêt. Cela montre bien l'importance de critiquer, d'être attentif à la manière dont on lit les correspondances. C'est très intéressant.

L'autorité militaire a très vite compris pendant la guerre que la photographie militaire était très importante. On interdit les photographies au front. Ce qui n'empêche pas, évidemment, les photographes amateurs de prendre des photographies, et même des professionnels qui sont souvent mandés par le régiment pour mettre en scène la vie du régiment pendant la guerre. Une section photographique de l'armée naît donc en 1915 et inonde les pays neutres de photographies. Évidemment, de photographies où les soldats sont bien propres dans leur cantonnement, comme vous pouvez l'imaginer.



Mais les soldats eux-mêmes prennent des photographies. Des carnets personnels ont été mis en forme à travers la photographie.

- En voici une d'un soldat qui était le camarade d'André Pézard – André Pézard avait écrit un très beau livre, *Nous autres à Vauquois*⁶, sur la guerre des mines à

⁶ *Nous autres à Vauquois*, André Pézard, Presses Universitaires de Nancy, 2000.

Vauquois, dont on commémore le centenaire. Et on voit Pézard sur la photographie.



Fonds Henri Despeyrières

Notons ici que le croisement des documents peut être très enrichissant car moi, par exemple, je n'avais pas de photographie d'André Pézard, et c'est en allant dépouiller ce fonds à la BDIC aux Invalides, à Paris, que je tombe sur André Pézard, car le lieutenant qui a pris les photos était son camarade. Quand on a la chance d'avoir les photographies *et* l'écriture du soldat qui explique quand il a pris la photographie et pourquoi il l'a prise, c'est absolument merveilleux ! Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout ce parcours de la photographie d'Henri Despeyrières, mais c'est absolument génial parce qu'on a eu d'abord la correspondance et on a retrouvé les photos quelques années plus tard. On a pu recoller les morceaux et mieux reconstituer l'expérience sociale d'Henri Despeyrières, et justement la notion de camaraderie. Il faut faire très attention aux photographies sans légende. Elles sont à prendre avec absolument beaucoup de pincettes parce qu'on ne sait pas qui a pris la photo, quand elle a été publiée et si elle devait être publiée. A-t-elle circulé ? Celui qui a la photographie est-il celui qui l'a prise ou l'a-t-il achetée ? Par quel biais ? Car les journaux aussi vendaient des recueils de photographies. C'est très compliqué. « Je suis un vrai Poilu », écrit Henri Despeyrières. Il est content parce qu'il est parti à la guerre. En

août, il écrit : « Je crâne devant les jeunes filles »... parce qu'il est en train de « moisir à la caserne », comme il l'écrit dans sa correspondance. Très peu de temps après, il rase spontanément sa barbe en disant dans sa correspondance – on sent qu'il a perdu des camarades – : « La guerre, c'est terrible. Je n'y tire pas un coup de feu. »

Certains soldats ont fait de superbes photographies, à l'image de celles réalisées par Désiré Sic, dont on a publié le corpus photographique. Soldat de carrière dans le génie, Désiré Sic faisait de la peinture avant-guerre, de la photographie déjà et avait donc l'art du cadrage. Il a un appareil beaucoup plus lourd qu'un VEST POCKET. Il développe même ses photographies au front avec d'autres camarades – la pratique photographique est aussi une pratique sociale très intéressante. Il veut témoigner de la vie du génie. Le génie est une arme mal-aimée – elle n'est ni de l'infanterie ni de l'artillerie. On sent bien dans toute sa production – il le dit lui-même – que c'est une manière pour lui de se souvenir, mais aussi de se souvenir en quoi le génie a pu participer à la guerre.



Cette photo, par exemple, est magnifique : « Avant l'offensive du Chemin des Dames ». On voit les groupes de soldats. Et ce qu'il a bien compris, c'est l'impossibilité d'aller prendre les positions allemandes : il fait une photographie en contre-plongée. Et on voit bien qu'il a saisi l'enjeu et la difficulté de l'offensive. Et surtout on voit les visages des soldats.

Sur les traces de Jean Norton Cru

Jean Norton Cru, dans son livre intitulé *Témoins*⁷, après la guerre, veut faire en sorte que l'histoire de la Première Guerre mondiale ne soit pas écrite que par ceux qui ne l'ont pas vécue et qui ont inondé les médias. Il veut séparer le bon grain de l'ivraie. Et il va étudier 350 livres de 250 auteurs différents, dont Maurice Genevoix. Puis il les classe en fonction de la véracité – lui-même était ancien combattant de la Première Guerre mondiale – et de la qualité littéraire de leurs propos, puisqu'il était professeur de littérature.

Il nous a laissé un classement, et il ne s'est pas beaucoup trompé parce que Maurice Genevoix est en catégorie 1 ; Jean Galtier-Boissière aussi, que vous connaissez ; André Pézard, que j'ai cité. Leurs livres sont absolument magnifiques.

L'essai de Jean Norton Cru paraît en 1929. Dans ce livre, il disait : « Il faut absolument que les historiens traquent dans les armoires les témoignages qui dorment encore. » Lui n'a pu avoir accès qu'aux témoignages publiés. Donc, forcément, par des lettrés, qui avaient accès à l'édition, et souvent par des officiers ou des officiers subalternes. Et il avait raison ! Mais il a fallu attendre les années 1970, l'essor des sciences sociales et l'étude des parcours individuels des soldats pour voir émerger le témoignage populaire, en particulier celui que j'ai cité en introduction : en 1977, sortent les cahiers du tonnelier Louis Barthas. C'est un coup de semonce éditorial parce que beaucoup de familles se disent : « Mais, finalement, j'ai des carnets, j'ai des correspondances, j'ai une masse... » Et on réinvente, on invente en quelque sorte le témoignage de combattants, de soldats qui avaient voulu écrire *leur* guerre mais aussi *la* guerre en général.

Depuis les années 1970, des historiens travaillent sur ces matériaux énormes, importants, riches, avec évidemment un appareillage critique qu'il faut avoir en tête. J'en ai

⁷ *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Jean Norton Cru, Paris, Les Étincelles, 1929 ; Presses universitaires de Nancy, 1993 ; Fac-similé, 2006.

un peu parlé pour la photographie, pour l'autocensure dans les correspondances mais aussi dans les carnets personnels. Ces témoignages sont absolument importants. Il faut continuer à les sortir. Nous avons publié *500 témoins de la Grande Guerre*⁸, c'est en fait la suite du livre de Jean Norton Cru, en y incluant des infirmières, des enfants, les soldats que j'ai pu citer, d'extraction beaucoup plus populaire. Des notices indiquent pour chacun d'eux où l'on peut trouver les sources (les archives départementales, par exemple).

Tout cela a permis à un certain nombre d'historiens de *reconsidérer* la Première Guerre mondiale et *reconsidérer* l'expérience des civils et des combattants. À travers un travail sur la camaraderie au front, on a pu montrer en quoi la guerre avait été aussi un choc politique. Et c'est la conclusion de mon ouvrage.

Conclusion

Comment les soldats (intellectuels, professions libérales, paysans, ouvriers, fonctionnaires), qui sont nés avec la République, ont-ils cru au moment de la guerre que c'était la dernière ? Dès le départ. On y va, mais c'est la dernière, on donne un coup et après, cette idée de progrès, d'égalité, de fraternité, doit s'installer.

Le problème, c'est que cela n'a pas été le cas pendant la guerre, puisque par l'étude de la camaraderie, on voit bien que l'expérience d'un officier n'est pas la même que l'expérience d'un simple soldat ; que l'expérience d'un ouvrier (les ouvriers ont été massivement éloignés du front pour revenir dans les usines) n'a pas été celle des cultivateurs, qui ont payé un lourd tribut, qui n'a pas été celle des instituteurs et des professeurs. On redécouvre que c'est l'une des catégories – si ce n'est la première – qui a payé le plus lourd tribut. Instituteurs. Professeurs. On cite les témoignages de Marc Bloch, etc., qui ont vécu la guerre de A à Z. Maurice Genevoix. Les normaliens. Les normaliens, c'est la moitié des promotions qui sont mortes à la guerre. Il y avait cette idée que les « hussards noirs », ceux qui sont redevables à la République, doivent être aussi en première ligne. Sauf qu'ils y sont morts ! Ils y sont morts et ont laissé dans les tranchées l'idée de patrie, l'idée d'égalité.

Et l'une des leçons de la Première Guerre mondiale à mon sens, c'est qu'une certaine idée de la nation est morte dans les tranchées et avec elle l'idée de l'égalité politique mise en

⁸ *500 témoins de la Grande Guerre*, collectif dirigé par Rémy Cazals, Éditions Midi-Pyrénéennes, 2013.

exercice dans le contrat social républicain. D'ailleurs, les soldats de 1939 ne partent pas du tout de la même manière à la guerre. Il n'y aura pas cette idée du témoignage aussi forte que dans celle de la Première Guerre mondiale. À mon sens, pour retrouver cette idée d'égalité qu'il n'y avait pas dans les tranchées, il y avait trois pistes : l'internationalisme (« Camarades de tous pays, unissez-vous »), les ligues (les clans d'extrême droite) et le pacifisme. Il y avait le pacifisme des anciens combattants qui n'appartenait qu'à eux.

Ainsi, s'écrit l'histoire en s'appuyant sur la mise en mémoire de l'événement par les acteurs qui en furent les témoins. Voilà comment cette histoire sociale permet en quelque sorte de mieux comprendre non seulement la guerre mais aussi ses prolongements, et ses prolongements jusqu'à nous.

IV. Dialogue avec les descendants d'un combattant de 14-18

Sylvie MONTEILLET - Nous allons accueillir Éric ; j'ai écrit la biographie de son grand-père, Albert. Par souci d'anonymat, nous garderons leur nom de famille confidentiel. Le grand-père d'Éric a fait la guerre de 14-18 ; il est parti le 2 août 1914. Il en est revenu en août 1919. Il a fait plusieurs bataillons successifs puisqu'il a d'abord fait partie d'un bataillon de chasseurs cyclistes avant de passer notamment aux chasseurs alpins... Il est ensuite parti pour la Seconde Guerre mondiale également : l'histoire est beaucoup plus triste à ce moment-là puisqu'il est revenu avec tout le monde en 1940. Il va alors devenir résistant. Il sera dénoncé pour ses actes de résistance et déporté en Allemagne en 1942. Il va survivre dans plusieurs camps en Pologne, puis en Allemagne. Il tiendra le coup durant quasiment trois ans. Puis il sera tué à Sachsenhausen seulement trois semaines avant la libération du camp en mars 1945.

Veillez m'excuser de résumer si grossièrement une histoire si riche et si tragique.

Éric - Non, non.

Sylvie MONTEILLET - Je précise que je n'ai pas travaillé avec Éric, qui est le petit-fils d'Albert. Ce combattant a eu deux enfants : Odile, qui est au fond de la salle mais qui, avec son « jeune » âge, souhaite y rester, et le papa d'Éric, Pierre, qui nous a quittés. Je n'ai travaillé qu'avec Odile.

Éric - En préambule, je tiens à dire que je n'ai pas participé à la rédaction de cette biographie et que je l'ai reçue en cadeau. Cela a été une surprise, en effet. Donc ne me posez pas trop de questions sur la partie rédaction, sur la partie recherches d'informations parce que je n'ai rien apporté de ce côté-là. Je me suis retrouvé, en vérité, client d'un excellent livre, qui me concernait. Indirectement.

Marie HUGUENIN-DEZOT - Avant la réalisation et avant de recevoir cet ouvrage en cadeau, aviez-vous déjà entendu parler de biographies pour particuliers ? Et si oui, que pensiez-vous de cet exercice ?

Éric - J'en avais plus ou moins entendu parler par des connaissances. J'ai dû avoir des amis qui m'ont dit : « Tiens, j'ai fait faire un bouquin sur la vie de mon grand-père. » Cela n'avait pas été plus loin. Je savais que ce travail existait. Mais je ne pensais pas que c'était aussi formalisé. Je pensais plutôt que c'était un feuillet, un ensemble de documents remis dans un classeur. Je ne pensais pas que l'on était arrivé à en faire un vrai bouquin.

Marie HUGUENIN-DEZOT - Vous avez été d'autant plus surpris lorsque vous avez reçu cet ouvrage ?

Éric - Par la forme, oui. Et par le fond. Énormément. Surpris et ému.

Marie HUGUENIN-DEZOT - Vous venez de dire que vous avez été ému. Qu'avez-vous ressenti d'autre à la lecture de cette biographie qui concernait la vie de votre grand-père ?

Éric - C'est très simple, et je pense que c'était pareil pour mes frères : le message que l'on avait de la famille, c'était que le grand-père était parti et qu'il n'est jamais revenu. Je ne veux pas peiner Odile, qui est là, en lui disant cela, mais en fin de compte, on avait ce seul message. Il est parti, puis on avait quelques petites choses : « Oui, ça a été difficile. Oui, on s'est retrouvés orphelins. » Et comme c'étaient souvent des échanges assez brefs, et avec de l'émotion dans le visage de ma grand-mère, notamment, nous, gamins, dès l'âge de 10, 12 ans, on comprenait que c'était un sujet à ne plus aborder... Pas forcément tabou, mais à éviter parce qu'en retour on sentait qu'il y avait du chagrin derrière. Il y avait beaucoup d'émotion. Donc, il est parti, il est parti. On n'en parle plus. On sait qu'il n'est jamais revenu et qu'il a terminé sa vie dans des conditions absolument atroces. Quand on a 10, 12 ans, la vie, ce n'est pas ça. Ce sont des choses que l'on met dans un coin de sa tête et on n'a pas envie d'y revenir. Et en lisant cette biographie, l'émotion est là, énorme, puisque maintenant j'ai vraiment l'impression... J'allais dire : de bien connaître mon grand-père. J'ai l'impression de l'avoir *connu*. Une biographie, ça nous construit les étapes de sa vie.

Marie HUGUENIN-DEZOT - Pour vous, c'était important de découvrir la vie de ce grand-père que vous n'aviez pas connu ?

Éric - Cela a été important, c'est-à-dire que... Je n'en faisais pas une priorité, je ne cherchais pas forcément à aller plus loin que ce que je connaissais de sa vie, mais le fait de

l'avoir lue et surtout de m'apercevoir que des gens avaient beaucoup travaillé là-dessus, ça m'a fait un bien énorme. Je me suis dit : *c'est bien, on s'est intéressé à sa vie*. Et puis j'ai pu m'informer de ce qui s'est réellement passé. Certains passages du livre sont très forts pour moi.

Marie HUGUENIN-DEZOT - La question suivante concerne le fait de savoir si vous avez été surpris par le travail qui a été mené par Sylvie et votre tante. Et si oui, par quels aspects de la rédaction, de la construction de cet ouvrage ?

Éric - C'est le détail. Il y a beaucoup de détails sur la vie de mon grand-père. Ce que j'ai bien aimé, c'est qu'il y a toujours une perspective par rapport à la vie de tous les jours, c'est-à-dire le contexte politique, le contexte économique qui est derrière, toujours. Ce n'est pas simplement un ensemble de faits les uns derrière les autres. Et je crois que vous en avez parlé tout à l'heure, Sylvie. Ce que vous mettez en relief, ça fait un « liant », c'est ce qui permet d'intéresser davantage le lecteur. Ce n'est pas centré uniquement sur la vie de mon grand-père. C'est mon grand-père dans un contexte. Le travail qui est derrière est énorme ! Après, vous allez peut-être me demander : *seriez-vous capable de réaliser un travail pareil ?* La réponse est non ! C'est un travail énorme. Mais il y a des gens qui sont passionnés par ça et c'est leur quotidien. Moi, je fais autre chose. Pour moi, c'est un super travail.

Marie HUGUENIN-DEZOT- Je m'adresse maintenant à Odile, votre tante. Odile, avez-vous donné à votre neveu, Éric, votre ressenti sur cette réalisation ?

Odile - C'était un projet. Il y a des années que j'avais le projet d'écrire quelque chose, *personnellement*. Et puis, y-a-qu'à... Cela ne se réalisait pas. Puis j'ai eu l'opportunité de rencontrer Sylvie, et je trouve qu'elle a fait un travail cent fois supérieur à ce que j'aurais pu faire et qu'elle a eu des informations que je n'aurais pas pu avoir, je pense, parce que je n'y aurais pas pensé et je n'y aurais peut-être pas eu accès. Je suis donc extrêmement satisfaite. Et toutes les personnes de la famille à qui je l'ai offert m'ont remerciée chaleureusement. Je pense que ça fait une étape dans la vie des enfants et des petits-enfants.

Marie HUGUENIN-DEZOT - ... Un lien de transmission qui n'aurait peut-être pas eu lieu s'il n'y avait pas eu cet écrit.

Éric - Et puis les écrits restent, c'est ce que l'on dit toujours. On a ça maintenant et on va se le passer de génération en génération. Mes enfants l'ont, je pense que mes petits-enfants l'auront aussi. Combien de temps cela va durer, je ne le sais pas. Mais c'est déjà beaucoup !

V. Questions du public

Véronique CHIAPELLO - Sylvie, quels documents as-tu eus pour commencer ce témoignage ?

Sylvie MONTEILLET - Au départ, il y avait beaucoup de lettres, puisque ce soldat avait écrit plus de six cents lettres entre 1914 et 1919 ; il y avait aussi des photographies qu'il a prises lui-même sur le front avec son appareil puisqu'il aimait beaucoup la photographie. L'autre partie des documents est constituée de ceux que je suis allée chercher moi-même.

Question du public - À vous entendre, quand on est biographe, en principe, on cherche à répondre à la demande du client – des descendants. Est-ce qu'il faut avoir la rigueur scientifique de l'historien, avec la quête de la vérité, ou est-ce qu'il faut entendre ce que les descendants auraient envie qu'on écrive ? Comment fait-on le tri dans tout ça ?

Sylvie MONTEILLET - C'est un peu au cas par cas. Vous voudriez savoir s'il ne faut pas choquer le descendant s'il a une certaine vision de son ancêtre et que, dans nos recherches, l'on trouve une autre vérité ?

La personne du public - Est-ce qu'on apporte les éléments constitutifs de la vérité scientifique, historique, et si par exemple on vous dit « mon ancêtre, c'est un héros » et que vous vous apercevez que dans les faits, ce n'est pas un héros, que faites-vous de tout ça ?

Sylvie MONTEILLET - Je crois qu'à la base, cela dépend surtout de la volonté du descendant qu'il y ait aussi des recherches ou non – il peut très bien ne pas vouloir qu'on en fasse et nous dire : « Je voudrais juste que vous écriviez l'histoire que je vous raconte », s'il connaît l'histoire. « Moi j'ai cette histoire. Racontez-la. Mettez-la sous forme de témoignage écrit, sous forme de livre. » À ce moment-là, on va la raconter simplement. J'ai envie de dire : « Point barre. »

S'il nous dit : « J'ai cet ancêtre. Racontez son histoire ; mais je ne sais pas tout. Je n'ai que quelques documents. Pourriez-vous m'aider dans les recherches ? » À ce moment-là, on va chercher. Évidemment, si on commence des recherches, on va forcément trouver des choses. Et l'on sera bien obligé de dire au descendant : « Voici ce que j'ai trouvé. » Je mets le

client en garde : « Cela va peut-être aller à l'encontre de ce que vous pensez » ; je le mets en garde à l'avance pour qu'il sache que, potentiellement, cela ne correspondra pas forcément à l'image que la famille avait de l'ancêtre ; à ce qu'elle a entendu ; aux *légendes familiales* qui perdurent de génération en génération (« mon ancêtre, ce héros »). Le mutisme peut aussi se transmettre parce qu'il est difficile de parler de certaines choses. Il faut donc mettre les clients en garde à l'avance et comprendre ce qu'ils veulent, tout simplement.

Alexandre LAFON - Je souhaite revenir sur la question biographique parce qu'elle se pose aussi à l'historien. Une biographie de François I^{er}, vous pouvez en écrire dix, vous n'aurez jamais les mêmes choses à l'intérieur parce que cela dépend d'abord du corpus documentaire dont vous disposez. C'est la raison pour laquelle l'historien *essaie* de tendre vers la vérité ; mais, à la rigueur, la vérité des *faits* : il y a eu une bataille tel jour, à tel endroit. En revanche, l'interprétation, la place du personnage va dépendre évidemment du regard de l'historien, de la manière dont il a compulsé les documents. On peut donc dire que derrière chaque biographie, il y a une thèse.

Les historiens devraient parfois faire preuve de plus d'honnêteté en précisant, au minimum : « J'ai écrit cette biographie *en pensant que...* »

Vous l'aurez remarqué, certains hommes politiques se piquent d'être historiens et écrivent des biographies. Pourquoi ? Parce que cela sert aussi leur manière de voir le monde et de se présenter à la société.

Sur la biographie et l'historien, il y a eu un travail assez intéressant, bien qu'il ne m'ait pas tout à fait convaincu, d'Alain Corbin, l'historien du sensible et de la représentation de l'histoire culturelle. Il s'agit de Pinagot⁹, un paysan de l'Orne, dont il a retracé l'histoire à partir de rien ; il n'y a aucune trace sinon le nom. C'est un homme du peuple ; et l'auteur essaie de savoir comment il aurait vécu. On connaît le nombre de ses enfants – il n'y a que des traces très superficielles de l'état civil. Il essaie de reconstituer sa vie en s'appuyant sur ce qu'était le contexte de la forêt dans ce département ; quel était le rôle des sabotiers. Cela se lit très bien parce que c'est une mise en forme qui, pour pallier le manque d'informations au cœur de la vie de ce personnage, utilise tout l'environnement dans lequel il a pu vivre. *Comme*

⁹ *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Alain Corbin, Flammarion, coll. « Champs », 2002 (1^{re} éd. 1998).

il a vécu là et qu'on a des statistiques qui montrent que... il y a de grandes chances qu'il ait fait cela. On suit ainsi son cheminement. C'est critiquable – cela l'a été, d'ailleurs – mais c'est intéressant.

Question du public - En quoi cela a-t-il été critiqué ?

Alexandre LAFON - Précisément sur cette question-là : comment faire une biographie sans sources ? Comment faire de l'histoire sans sources, de l'histoire un peu positiviste ? En fait, ce n'est pas un roman puisqu'il s'appuie sur des statistiques de l'histoire culturelle ; mais un certain nombre d'historiens ont dit : « Certes, il aurait pu ou il a pu ; mais est-ce qu'on en a la trace ? » D'un soldat, à partir d'un registre matricule, on peut dire qu'il était à tel endroit, à tel moment et qu'il a été blessé ; mais pour ce paysan-là, on n'a aucune trace. Ce sont des probabilités qu'il ait vécu ainsi, tout comme il y a une probabilité qu'un homme au Moyen Âge ait été plutôt paysan, plutôt sans terre, etc. Le talent d'Alain Corbin est d'avoir réussi à replacer cette non-biographie, cette biographie « désertique » dans un monde. Il reconstitue un monde. Certains historiens ont dit : « Vous auriez pu enlever la biographie et faire l'histoire de l'Orne entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle. »

Catherine BASTIEN - Je m'adresse au petit-fils du biographé... Avez-vous retrouvé votre grand-père dans la présentation que notre historien a faite du soldat de 14-18 ? Quelle a été votre impression ? Vous dites avoir été ému par la biographie de votre grand-père. Il y avait des passages qui remontaient à 14-18 puisque votre grand-père a été un soldat de cette guerre.

Éric - Tout à fait.

Catherine BASTIEN - Et comme Alexandre Lafon nous a fait un exposé assez prestigieux de cette époque, avec différents aspects, j'aurais voulu savoir si dans les pages que vous avez lues de votre grand-père au moment de 14-18 vous avez trouvé un écho ?

Éric - Vous l'expliquer clairement, j'aurais du mal ; mais il est vrai que j'ai bien compris et bien retrouvé en effet dans ces lignes la présentation de M. Lafon.

Catherine BASTIEN - Donc, il y avait une certaine vérité ?... Avant ce débat, consciencieusement je me suis « retapé » le gros pavé de Pierre Miquel¹⁰, que vous devez connaître... et j'ai feuilleté – parce que 14-18, je m'y perds – le *Science & Vie junior* de mon petit-fils. Et ni dans l'un ni dans l'autre je n'ai retrouvé cette espèce d'écho que vous avez dit à un moment. Moi, j'avais en tête les rats qui bouffaient les gens ; les gens qui étaient morts et qui n'ont pas pu témoigner ; les gens martelés contre les barbelés ; les gens poignardés ; les gens coupés au couteau ; les gens à la tête coupée et aux pieds qui parlent... Enfin, des horreurs ! Et je suis perplexe. D'un côté, il y a ce que vous avez dit de ces fêtes – et j'avais en tête ces fêtes de Noël entre Français et Allemands dont on parle tout le temps. Mais je n'avais pas l'idée « adoucissante » que vous avez présentée de la camaraderie. Et puis tous ces gens qui prennent des photos ; mais ces pauvres gars, toute cette « populace » pauvre et misérable, elle n'avait pas d'argent pour acheter des appareils photos ! « Populace », je le dis exprès ; cette population, nous, 98 % des militaires, des soldats, qui étaient poussés au cul pour partir à cette guerre ! Ils n'avaient pas d'appareils photos, quoi ! Ils étaient « bouffés » par les rats. Ils n'avaient pas les moyens ! Ça m'a quand même fait un effet bizarre...

Alexandre LAFON - Nous avons le droit d'avoir des points de vue tout à fait différents ; mais je pense que nous ne sommes pas loin d'avoir le même. Sauf que mon exposé ne portait pas sur une *histoire* de la Première Guerre mondiale. Je vous ai présenté la notion de *témoin* dans la Première Guerre mondiale. Je n'ai pas fait le travail de Pierre Miquel sur les Poilus, leur vie, leurs conditions de vie, etc. Et j'aurais pu dire les mêmes choses que vous avez évoquées.

Vous avez un discours militant sur la contrainte des soldats : ils ont été à la guerre, contraints par la loi, par l'autorité militaire, etc. Je ne suis pas loin de partager votre point de vue. Le CRID 14-18 travaille justement à essayer de montrer que tous les soldats n'étaient pas patriotes quand ils sont partis à la guerre, et encore moins quand ils en sont revenus. J'ai cité Henri Despeyrières, en particulier. Vous voyez que nous nous rejoignons sur un certain nombre de points.

Sur la violence, ce qui est tout à fait symptomatique dans les écrits que vous avez lus, que ce soit Pierre Miquel ou *Science & Vie junior*, c'est qu'aujourd'hui on a une vision

¹⁰ La Grande Guerre, Pierre Miquel, Paris, Fayard, 1983.

extrêmement orientée de la Première Guerre mondiale : on est passé de la figure du Poilu héroïque (celui qui est sur les monuments aux morts, et je l'espère, pour longtemps) à celui de Poilu victime. Et par exemple, pour travailler sur l'action pédagogique auprès des jeunes générations aujourd'hui, j'ai été frappé – en tout cas cela a confirmé ce fait-là – par neuf courts-métrages de fictions – très beaux – qui ont été fabriqués pour les jeunes générations. Vous les mettez bout à bout, ils racontent tous la même histoire : le soldat au milieu du champ de bataille écrasé par le bombardement ; les corps qui explosent ; les rats. Tout ce que vous avez dit, et que les soldats racontent – très peu ou moins dans leur correspondance en particulier à cause de l'autocensure. Je n'y reviendrai pas.

Il me semble avoir dit tout à l'heure : « Attention, l'expérience des soldats *ne se limitait pas* à la violence. » Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de violence. J'ai dit qu'elle ne s'y *limitait pas*. Quand on regarde bien les photographies, les corpus, les témoignages de soldats écrits pendant le conflit ; mais quand on les interroge après-guerre, ils disent aussi autre chose de l'expérience de la guerre : ce qui a nourri leur camaraderie, ce qui a nourri les liens relationnels après-guerre dans les associations d'anciens combattants, où ils ne faisaient pas que raconter « les pieds, les corps, etc. » parce que, en plus, tous ne l'ont pas vécu. Tous n'étaient pas dans les tranchées entre août 1914 et le 11 novembre 1918. Beaucoup ont été ailleurs, ont eu des expériences sur le front d'Orient, comme automobilistes ; certains ont été dans le train, etc. Tous n'ont pas eu une expérience apocalyptique de la Première Guerre mondiale. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas eu.

Concernant les appareils photos, il est évident qu'Abel Basset, de Courbiac (Lot-et-Garonne), qui était petit propriétaire rural, n'avait pas d'appareil photo. Ce n'est pas pour cela qu'il n'a pas eu accès à la photo, qu'il n'en avait pas acheté pour lui et sa famille. Mais les photographes que l'on retrouve, ils sont entre sous-officiers et officiers subalternes, c'est-à-dire ce que j'appelle dans mon ouvrage « la classe moyenne des tranchées ». Les soldats polytechniciens n'étaient pas les seuls à pouvoir acheter un appareil photo et s'en servir. À l'époque, on pouvait en acheter et s'en servir sans être polytechnicien. On le voit donc bien, des petits fonctionnaires, des petits propriétaires terriens, comme Henri Despeyrières par exemple, ont pris des photos avec un appareil photo et ont témoigné de la guerre par ce biais-là.

Question du public - Dans le Sud-Ouest de la France, d'où je viens, en particulier, mais peut-être dans d'autres régions aussi, il y avait eu avant la Première Guerre mondiale une émigration vers l'Argentine, vers l'Amérique ; et mon grand-père en particulier avait été amené à revenir faire la guerre sous peine d'être considéré comme déserteur dans la mesure où la loi avait été changée juste avant la guerre pour pouvoir faire passer cette mesure. Je voudrais savoir – là j'ai un vide – comment les autorités françaises ont fait pour aller vers les gens qui étaient partis en tant qu'émigrants dans divers pays ? Est-ce qu'ils sont recensés quelque part ? Comment ont-ils fait pour les atteindre, ces gens-là ?

Alexandre LAFON - Disons qu'au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'État républicain est très bien assis et a hérité de siècles d'étatisme, d'abord autour de la monarchie, puis par la République. C'est l'époque où se mettent en place, en particulier, les cartes d'identité, les circulations des ouvriers, etc. On sait très bien qui est où ; qui a quitté le pays et pour aller où, parce qu'on délivre déjà des visas. On sait quels sont les Français, d'identité française, de nationalité française ; on sait où ils sont ; et on sait pouvoir les récupérer par le biais, en particulier, des consulats ou des ambassades. Les Français expatriés savent très bien que s'ils ne rentrent pas, on peut venir les chercher.

Mais je peux vous dire que pour la grande majorité d'entre eux, ils n'ont pas besoin de ça ! En août 1914, ils prennent, qui le bateau, qui l'avion, pour revenir ici. J'ai un chiffre, qui est une donnée statistique claire. Il y a eu 1,5 % de réfractaires en août 1914 ; 1,5 % de gens qui n'ont pas répondu à la feuille de route qui était sur leurs livrets militaires. Ce qui pousse à dire que les gens en 1914, les hommes en particulier, étaient patriotes et sont partis à la guerre. Mais oui ! En quelque sorte, ils ont consenti, au début, à la guerre. Pour un certain nombre de raisons que j'ai évoquées plus tôt, en particulier la notion de progrès, *la der des ders*, l'égalité, la pression sociale. Vous imaginez que dans un village, s'il y en a un sur vingt qui ne part pas, en sachant qu'il y a eu le conseil de révision avant, qui était un passage important culturellement pour les hommes, qui se mettaient nus, je vous le rappelle, devant le conseil de révision, qui était public ! Ils se mettaient nus publiquement, sauf quelques parties, sans jeu de mots... Cette étape-là était importante. Imaginez donc combien la pression sociale était importante ; mais il y avait aussi la pression coercitive de l'État et le Code de justice militaire, qui s'applique en temps de guerre. De plus, en temps de guerre, il y a l'état de siège

et c'est l'autorité militaire qui prend le pouvoir du relais civil. Les 1,5 % de réfractaires s'expliquent donc par cette pression sociale, par ce consentement patriotique et par la loi.

Ici, c'est le citoyen qui parle : si aujourd'hui, il y avait une déclaration de guerre, quand vous voyez comment on peut mobiliser tout de suite des supporters de football dans un stade, je ne suis pas sûr que l'on n'arrive pas au même chiffre ! Beaucoup de gens disent : « Ils vont tous partir à l'étranger ! »

Éric - La marche républicaine qui a eu lieu au mois de janvier suite aux attentats...

Alexandre LAFON - Tout à fait...

Éric - J'ai pensé tout de suite à cela. Je me suis dit : « On est encore capable de se mobiliser. »

Question du public - À la différence qu'aujourd'hui, on a une armée professionnelle.

Alexandre LAFON - Mais vous savez que le service militaire n'est pas abandonné ! Il est *suspendu*. Du jour au lendemain, on peut le remettre en place – on ne le fera pas, parce qu'on n'a plus d'argent, plus de caserne.

Les sciences sociales viennent aussi à notre secours pour expliquer ces manifestations spontanées. Je vous renvoie à la sociologie des foules, qui explique aussi en grande partie « l'entraînement » d'août 1914. Quand je parlais d'Henri Despeyrières qui « crâne » devant les filles, il y a une mise en scène de soldats sous pression des événements. C'est comme un feuilleton dont on attend le dénouement. Tous les corps sont tendus et quand il y a la déclaration de guerre : *Ouah ! on va sortir de la caserne ; ça va être génial, on va partir à droite, à gauche*. À ce moment-là ils n'ont pas du tout en tête que le feu tue. Tout simplement. De plus, on les fait défiler de la caserne jusqu'à la gare entre les haies de civils qui sont là. Ce sont les plus jeunes, je vous le rappelle, qui partent en août 1914. Ils font partie de l'active. Ils sont beaucoup plus malléables que les autres – y compris les normaliens. Il y a une telle mise en scène du départ que comment voulez-vous fondre en larmes ou vous dire : « Non, moi je jette mon fusil » ? Tout cela peut expliquer les choses.

Mais on a des photos ! On a des Louis Barthas, qui, eux, ont 34 ans, des enfants, un métier. Pour eux, partir à la guerre, cela n'a pas le même son, la sensation n'est pas la même.

Il y a des photos où l'on voit une femme et un homme s'étreindre avec leur bébé au milieu. Ce sont des hommes et des femmes, aussi. Certains se disent : « La guerre on y part ; mais on ne sait pas ce qui va se passer exactement. »

Tout cela est très compliqué. Il y a beaucoup de facteurs. Et l'on peut tout à fait discuter de savoir si c'est la contrainte ou le consentement qui l'emporte. Je trouve que ce sont des débats sains, parce qu'ils peuvent s'appliquer à aujourd'hui. Et nous permettre de mieux comprendre ce qui se passe.

Certaines questions ont été posées par des membres de l'AEPF : Marie Huguenin-Dezot, écrivain public et administratrice de l'AEPF, Gironde (33) ; Véronique Chiapello, écrivain public, Alpes-Maritimes (06) ; Catherine Bastien, présidente d'honneur de l'AEPF, Paris (75).

VI. Conclusion de Pascal Martineau

Un mot pour remercier les intervenants : Sylvie, pour l'excellent travail qu'elle a réalisé. Elle a vraiment porté cette conférence à bout de bras. Et nous sommes très fiers de ce qu'elle a fait.

Nous remercions Alexandre Lafon, qui a eu la gentillesse de venir nous éclairer de sa science.

Et enfin, nous remercions Éric et sa tante, Odile, pour leurs témoignages.

Je retiendrai une idée du travail qui est fait par les biographes : ce sont des *révélateurs* de vie. Nous avons beaucoup parlé de photo. Dans la photo traditionnelle, pour ceux qui ont connu l'argentique, à un moment, on passe au révélateur. Et je trouve que le travail de l'historien, avec le biographe, c'est de *révéler* cette vie, de la mettre au jour, et de l'immortaliser. De concrétiser, aussi, des projets familiaux.

Nous avons bien compris que la biographie, avec cette dimension historique, est un peu particulière, puisqu'il y a de la recherche historique. Un certain nombre d'entre nous faisons de la biographie sans la partie historique, et aussi de la biographie dans le sens où nous avons une seule source, qui est celle de celui qui nous raconte sa vie. Mais toutes ont une belle valeur.

Je vous remercie pour ce bel après-midi.

Pour aller plus loin, l'AEPF propose des formations à l'écriture biographique et plus spécifiquement à la généalogie biographique et à la biographie de soldats ;
renseignements et inscription [ici](#).

L'AEPF remercie chaleureusement Laurence Attié, professeur à la Sténotype Grandjean, qui a réalisé la sténotypie et la rédaction des présents actes.

VII. Table des index

<i>500 témoins de la Grande Guerre</i>	33	<i>La Dépêche de Toulouse</i>	26
Abel Basset.....	28, 43	<i>Le Miroir</i>	26
Alain Corbin.....	40, 41	Légion étrangère	14
André Pézard.....	29, 32	Léonore	14
Anneau de la Mémoire	28	Louis Barthas	18, 32, 45
Annette Becker.....	19	Marc Bloch	33
archives de la Croix-Rouge internationale	13	Maurice Genevoix	20, 23, 32, 33
archives départementales.....	7, 13, 14, 33	Mémoire des Hommes.....	10, 14, 15
Archives historiques du Service de santé militaire	13	Mission du centenaire	3, 28
Archives nationales d'outre-mer	14	<i>National Archives Foreign office</i>	16
BDIC	30	Office national des Anciens Combattants et Victimes de guerre	14
Bureau central d'archives administratives militaires.....	13	ONAC.....	14
casque Adrian.....	16	Paul Lintier	23
Chauchat.....	16	Pierre Bourdieu.....	6
Comité international de la Croix-Rouge .	14	Primo Levi	19
Commandement de la Légion étrangère..	14	Roland Dorgelès	25
CRID 14-18.....	3	Sachsenhausen	35
Désiré Sic	31	Service des archives médicales et hospitalières des armées à Limoges....	13
Gabriel Hanotaux	25	Service historique de la Défense.....	13, 14
Henri Barbusse	22, 23	site Grand Mémorial	7
Henri Despeyrières.....	30, 42, 43, 45	Stéphane Audouin-Rouzeau	19
Jean Norton Cru	32, 33	Valéry Capot.....	27
JMO.....	10, 12	VEST POCKET	5, 22, 31